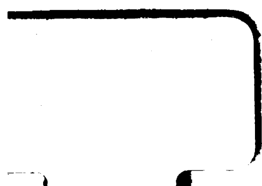






ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LE CAPITAINE RHINO

ŒUVRES COMPLETES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys. 2
Les Baleiniers. . . 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. . . 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum. . . 1
Causeries 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . . . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais. . . 1
Les Compagnons de Jéhu 3
Le Comte de Monte-Cristo. 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury. 2
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. . . 3
Les Deux Reines. . 2
Dieu dispose. . . . 2
Le Drame de 93 . . 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. 2
Emma Lyonna. . . 5
La Femme au collier de velours. . . . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . . . 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses. . 1
Gabriel Lambert. . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France. . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie. 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. . 2
La Guerre des femmes 2
Hist. de mes bêtes. . 1
Histoire d'un casse-noisette. 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu. . . . 2
Impressions de voyage: En Suisse. . . . 3
— Une Année à Florence 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capit. Arena. 1
— Le Caucase. . . 3
— Le Corricolo . . 2
— Le Midi de la France. 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. 1
— En Russie. . . 4
— Le Speronare. . 2
— Le Véloce. . . . 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem. . . 2
Isabel de Bavière. . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction). . 2
Jacques Ortis. . . . 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul. 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. . 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis. . . . 1
Mes Mémoires. . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mém. d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu. . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine. . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. . 1
Propos d'Art et de Cuisine. 1
Les Quarante-Cinq. . 3
La Régence. 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
La San-Felice. . . . 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs dramatiques 2
Souvenirs d'une Favorite. 4
Les Stuarts. 1
Sultanetta 1
Sylvandire. 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. 1
Théâtre complet. . . 25
Trois Maîtres. . . . 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire. . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert. . 2
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après. . 3

E. Colin. — Imprimerie de Lagny.

LE

CAPITAINE RHINO

PUBLIÉ PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888

AVANT-PROPOS

Je n'ai jamais douté, pour ma part, du pouvoir que le créateur universel a donné à l'homme d'apprivoiser les animaux les plus féroces et les bêtes les plus sauvages sous quelque appellation qu'on les désigne, et si sauvages et si féroces qu'elles soient. Nous avons vu passer sous nos yeux, hommes ou femmes, une douzaine de dompteurs d'animaux, qui eussent eu dans l'antiquité les mêmes droits aux honneurs divins que le vainqueur de l'hydre de Lerne et du lion de Némée.

Nous ne sommes pas encore bien revenu de

la peur que nous a laissée M. Batty, lorsqu'il a fait accoucher à coups de cravache une lionne, qui, sans doute, par envie de grossesse, avait commencé à le manger.

Mais ce n'est pas seulement sur ces animaux abâtardis par l'esclavage, par la privation d'air, par une nourriture insanguine et par des caresses énervantes que l'homme est appelé à exercer la puissance de son regard; c'est aussi sur l'animal à l'état de liberté primitive et sortant des mains de Dieu que l'expérience de la domination du regard de l'homme a été faite.

Gérard, à plusieurs reprises, m'a affirmé avoir, par la seule puissance du regard, fixé pendant un temps plus ou moins long des animaux féroces à leur place. Les Arabes vont chercher les hyènes jusque dans leur ca-

verne, et plus d'un voyageur a rompu le magnétisme visuel du serpent en croisant son regard avec celui du reptile, comme il eût croisé son fer avec celui d'un spadassin.

Mon opinion est — et au besoin je citerais des exemples — que l'homme prudent et observateur peut avec une entière sécurité aborder tous les animaux en évitant de les effrayer ou de leur faire du mal; et il y a plus, je suis certain que, s'ils sont blessés ou malades, ils le rechercheront volontiers pour panser leur blessure ou guérir leur maladie, le jugeant, comme les sauvages font d'un Européen, un être supérieur à qui la nature a donné la connaissance de ses secrets curatifs. Je crois également que l'histoire naturelle de beaucoup d'animaux d'ordre supérieur n'a pas encore été écrite.

Voici une narration des plus bizarres et des plus curieuses sur les rapports d'*amitié* entre un voyageur, chassant dans l'intérieur de l'Afrique, et un des monstres de la création jusqu'ici réputés indomptables et invinciblement hostiles à la domination humaine. Depuis une quarantaine d'années, on a vu, comme je le disais tout à l'heure, des lions, des tigres, des serpents, etc., familiers avec leurs cornacs jusqu'à une sorte de domestication; mais jamais encore aucun homme n'avait pu vivre, si je puis dire, de compère à compagnon, avec un rhinocéros !

Je laisse la parole à notre voyageur, en tâchant de conserver à son récit toute sa couleur et son originalité.

A. D.

LE CAPITAINE RHINO

I

Je venais d'atteindre les lacs Noirs juste au moment où le soleil se couchait dans son lit de pourpre, colorant le ciel du rouge sanglant de ses derniers rayons.

On sentait la nuit venir.

Il n'y a point, on le sait, de crépuscule en Afrique, c'est instantanément que l'obscurité fait place au jour et le jour à l'obscurité ; j'étais dans un paysage découvert et il était temps que je m'assurasse d'un abri pour la nuit.

Plusieurs arbres se disputaient l'honneur de me servir de lit, j'en choisis un qui ombrageait le visage de ses branches vigoureuses.

En attendant que je visitasse ma chambre à coucher, je m'amusai à regarder, à la surface des eaux sombres et bourbeuses du lac, un jeune et gras hippopotame qui pouvait avoir cinq ou six mois et qui avait atteint la grosseur d'une vache ordinaire; l'innocent animal y prenait ses ébats avec toute la candeur de son âge. Je ne voulais pas de mal au pauvre diable, sachant que, de son côté, il ne m'en voulait pas davantage; j'étais bien plus préoccupé des sauriens, crocodiles, caïmans, alligators, que de ses pareils, sachant par expérience avec quelles allures furtives, insinuantes et mortelles ces terribles amphibies ont l'habitude de venir au devant de l'étranger ignorant de leurs mœurs et de lui happer un bras ou une cuisse

qu'ils retournent digérer au fond de leur lac. Pour eux, j'avais une balle d'acier, le plomb n'étant point assez solide pour pénétrer à travers leur cuirasse d'airain.

Pendant que je jetais autour de moi un regard de chat aux aguets, j'entendis un sourd plongeon dans les eaux du lac, et, me tournant du côté d'où venait le bruit, je vis le plus grand rhinocéros que j'aie jamais vu, soit au Indes, soit à Sumatra, soit à Bornéo, soit en Afrique, soit enfin dans tout autre pays. L'énorme pachyderme se divertissait aux dépens de l'hippopotame en lui allongeant de temps à autre quelques petits coups de corne dans les côtes ou plutôt dans l'armure de graisse qui les défendait contre ses agressions, le faisant ainsi tournoyer sur lui-même, au milieu de l'eau, à peu près comme fait une pierre de rémouleur. La pauvre bête criait piteusement à chaque taloche qu'elle

recevait; il était clair qu'elle désapprouvait hautement les libertés que le rhinocéros se permettait de prendre avec sa personne, mais celui-ci paraissait être d'un avis tout contraire; chacun sait qu'en pareil cas, la raison du plus fort est toujours la meilleure. Dégoûté à la fin d'une familiarité désagréable dont il était l'objet, l'énorme boule de graisse rejeta soudain tout l'air de ses poumons et plongea à pic au fond de l'eau, laissant le rhinocéros maître de la situation, il est vrai, mais d'une situation où au moins le pauvre hippopotame n'était plus pour rien.

Le géant, réduit alors au *far niente*, regarda de tous côtés en clignant ses petits yeux, et pour la première fois s'aperçut que je faisais partie du paysage. On comprend que, de mon côté, j'avais les yeux fixés sur lui, et que je ne perdais pas un seul de ses mouvements; j'avais toujours entendu

parler du rhinocéros comme du plus stupide et du plus brutal des animaux, ce qui s'explique par le peu de cervelle que contient sa tête énorme, c'est-à-dire le quart à peu près de ce que contient le crâne humain. Il sembla frappé d'étonnement à mon aspect. Évidemment il n'avait pas encore vu une créature de mon espèce; qu'est-ce que je pouvais être à ses yeux? D'où venais-je? J'étais assuré par sa contenance qu'il se faisait toutes ces questions à lui-même, et que pour la première fois il se trouvait en face d'un homme; car autrement il se serait enfui à ma vue ou aurait foncé sur moi et m'aurait transpercé avec sa corne. Si l'homme se fût montré à cette noble brute, avant le moment où elle avait l'honneur de me voir, certes elle n'eût gardé dans sa mémoire que deux impressions, une crainte intense qui l'eût fait fuir, ou une haine profonde que lui eût inspiré l'idée de

se venger. Mais, dans cette rencontre, le monstre, heureusement, ne montrait que la plus niaise et la plus inoffensive surprise.

La solitude était grande et le silence si profond, que, pour le rompre, — le silence, on le sait, porte une certaine terreur avec lui, — que, pour le rompre, j'eusse, en l'absence de tout autre interlocuteur, parlé à ma carabine. Cependant, de temps en temps, il était modifié par une série de fanfares avec lesquelles le géant célébrait la victoire facile qu'il venait de remporter sur l'hippopotame. J'attendis patiemment qu'il eût soufflé son dernier coup de trompette, et, sachant par expérience que, tant que l'on parle aux animaux féroces, même aux lions, et c'est la coutume des Arabes lorsqu'ils rencontrent le roi du désert, les animaux vous écoutent, inquiets ou joyeux, mais, dans l'un ou l'autre cas, ne songent pas

à vous attaquer, j'entamai la conversation.

— Tu as bonne opinion de toi, gros imbécile, à ce qu'il paraît ? lui demandai-je; mais laisse-moi te dire en ami que tu as tort de te gonfler à ce point pour l'abus de force que tu viens d'exercer.

» Le pauvre diable d'hippopotame que tu as forcé d'aller chercher au fond de l'eau un abri contre tes molestations, n'était pas de moitié si gros que toi, et il avait contre lui son obésité précoce, sans compter que tu l'as pris à l'improviste, et, par conséquent, à son désavantage. Après cela, il se peut que le règlement de votre boxe, à vous autres animaux, diffère du nôtre. Nous sommes des hommes, par conséquent des êtres civilisés, et il est convenable que nous prévenions notre adversaire que nous allons lui écraser le nez, lui pocher un œil, ou lui mettre les dents en capilotade; vous,

qui êtes des animaux, n'avez pas besoin de toutes ces courtoisies.

Je me croyais permis de parler de la sorte sans risquer grand'chose, mon interlocuteur ne pouvant comprendre les finesses de la langue anglaise, et, par conséquent, s'offenser de la fine raillerie dont ma phrase était assaisonnée.

En effet, pendant tout le temps qu'avait duré mon improvisation, mon nouvel ami n'avait pas bougé ; il se tenait très-carrément appuyé sur ses énormes jambes, au milieu des eaux peu profondes du lac, à environ vingt mètres de l'endroit où j'étais. Mais, s'il ne me répondait pas, il m'examinait toujours avec une curiosité croissante. Il était le premier de sa race à qui je visse manifester le sentiment des faibles : la curiosité. Tous les autres rhinocéros que j'avais connus étaient lourds et apathiques, sauf le cas où, dérangés de leur para-

dis de fange, ils en sortaient pour entrer, comme le sanglier, dans une de ces fureurs ingouvernables que rien ne peut contenir ni apaiser, jusqu'à ce que l'imprudent qui a troublé son repos gise à ses pieds, masse informe d'os broyés et de chairs en lambeaux sur lesquels ils piétinent jusqu'à ce qu'ils soient confondus avec le sol, dans une horrible boue ensanglantée.

Mais nul doute que mon rhinocéros ne fût pas un pachyderme ordinaire. J'avais en effet entendu dire à un chasseur cafre une vérité dont je m'étais bien souvent assuré par moi-même, c'est que le rhinocéros commun était une créature très-inférieure en la comparant à une variété que l'on trouvait très-avant dans l'intérieur de l'Afrique.

Or, j'étais très-avant dans l'intérieur de l'Afrique, et c'était évidemment un sujet appartenant à cette variété que j'avais devant les yeux.

Ce Cafre avait ajouté que la race dont il parlait était de mœurs farouches et timides, qu'elle haïssait profondément et qu'elle combattait, exterminait même quand elle était attaquée par lui. Le rhinocéros, dont parlait mon Cafre, était non-seulement très-supérieur à l'autre en dimensions, mais encore en beauté de formes, à ces rhinocéros vulgaires que les indigènes de l'intérieur de l'Afrique appellent des *cochons de boue*. La créature que j'avais devant les yeux n'avait pas plus de ressemblance avec cette variété de son espèce qui hante les marais, que le cheval pur sang n'en a avec le poney de la montagne à la crinière inculte et aux poils durs et hérissés.

Maintenant, restait à savoir si son humeur se ressentirait de cette amélioration dans sa forme extérieure.

Il me contemplait toujours avec la même atten-

tion, et, de mon côté, je ne le quittais pas des yeux. Car enfin la confiance que j'avais en lui n'allait pas jusqu'au point de lui livrer imprudemment ma personne. J'eusse pu le faire cependant sans crainte, car j'ose affirmer qu'il n'avait pas encore pris de décision à mon égard.

Quant à moi, la mienne était déjà prise en ce qui le concernait : dans le cas où ses ruminations se résumeraient dans la forme d'une déclaration de guerre, événement possible, mais que je ne voulais provoquer en aucune façon, je ne le laisserais pas avancer, car je verrais bien dans quelles dispositions il s'avancerait, une balle dans son petit œil me ferait justice de lui. Dans le cas où il préférerait vivre en paix avec moi, je ne demanderais pas mieux, le désert étant assez grand pour nous deux.

Mais, comme, depuis que j'avais cessé de lui

parler, il s'impatientait et frappait du pied le sol, je crus que le moment était venu d'agir vis-à-vis de lui, comme cet ambassadeur romain qui apportait à Antiochus la paix ou la guerre dans les plis de son manteau.

On eût dit qu'il devinait le sujet de ma pensée et qu'il demandait une explication en frappant du pied, et en imitant les sons d'une trompette :

— Eh bien, oui, lui dis-je, c'est clair, n'est-ce pas ? La paix ou la guerre, mon vieux, je ne te crains pas.

Carré, immobile sur ses jambes épaisses, lourd, solide, inébranlable, il ressemblait à un billard massif. Je distinguais dans l'obscurité le blanc de ses yeux, ses dents formidables qui se composent de trente molaires, et son unique corne prête à éventrer un troupeau d'éléphants s'ils s'opposaient à son passage.

La lune se leva en ce moment, et, à sa clarté, bien plus resplendissante dans ces hautes latitudes, je pouvais voir chaque mouvement de son corps et je dirai même de sa physionomie. Mes yeux le quittaient de temps à autre pour errer à l'entour et guetter les approches possibles d'un saurien, ou quelque autre agréable membre de la famille africaine, ennemi silencieux, astucieux, caché, et bien plus à craindre que celui qui était là ouvertement, loyalement, devant moi, si toutefois on pouvait donner à celui-là le nom d'ennemi.

Un clapotement de l'eau se fit entendre, ma nouvelle connaissance venait de faire mouvoir enfin un des quatre piliers massifs qu'il appelait sans doute ses jambes; et puis, lentement, avec réflexion, il fit un premier pas, et un second pas dans ma direction.

Alors, il s'arrêta pour me contempler.

Je cherchai en vain à comprendre le sens de ce regard et de cette démarche. Quelles étaient ses véritables intentions à mon endroit? Comptait-il me rouler comme il venait de le faire avec l'hippopotame?

Ah! cela c'était une autre chose.

— Réfléchis bien, mon bon, lui dis-je en riant; si tu veux jouer ce jeu-là avec moi, tu cours risque de n'y gagner qu'une balle dans le crâne. Ainsi, dans le cas où tu tiendrais le moins du monde à ta santé, sois poli.

Ces mots furent accueillis avec un grognement singulier, suivi immédiatement d'un troisième pas, dans une direction regrettable, car cette direction était la mienne.

Toutefois, les sons qui avaient précédé ce mouvement en apparence hostile de l'animal, ne témoignaient pas une grande férocité de sa part. Ils

étaient rauques, durs, mais on ne peut pas demander à un rhinocéros une voix de ténor léger; ces sons, quoique appartenant au *basso profundo*, comme disent les Italiens, n'étaient pas le moins du monde irrité ; j'hésitais donc encore à prendre un parti.

Le noble animal avait peut-être les intentions les plus inoffensives et même les plus bienveillantes à mon égard, et je ne voulais lui faire de mal qu'en cas de nécessité absolue.

En attendant, par une retraite prudente, je m'étais dirigé vers l'arbre qui devait me servir de chambre à coucher; et je me trouvai installé sur une des branches inférieures avant que le rhinocéros eût gagné la terre ferme.

La branche sur laquelle j'étais assis était à environ sept pieds au-dessus du sol; je n'eusse point osé me fier à une branche plus basse, attendu que

le rhinocéros a pour habitude d'accrocher sa corne à toutes les branches à sa portée, et de les dévorer, feuilles et bois, durant la saison où les autres aliments lui manquent. Or, je pouvais en ce moment plaisanter à mon aise, et veiller à tous ses mouvements avec une sécurité entière.

Il avançait toujours, tout en émettant des sons qui frappaient mon oreille, comme les gémissements d'un chien qui cherche son maître et qui craint de ne pas le retrouver. Je n'affirme pas que ces sons fussent identiques, je dis seulement qu'ils me paraissaient tels; et leur expression était si claire, qu'à partir de ce moment j'eusse juré que la paix était signée entre le rhinocéros et moi.

Je posai, en conséquence, mon fusil sur une branche voisine, ne le considérant pour le moment que comme une arme parfaitement inutile. Cette conclusion était prématurée, dira-t-on; mais j'avais

pleine confiance en sa justesse, en dépit de tous les contes que m'avaient faits les Cafres sur la férocité et la cruauté de cette espèce.

J'ai déjà comparé mon nouvel ami à un billard; je reviendrai à cette comparaison qui est parfaitement juste, en disant que, si un billard pouvait marcher, il ne marcherait pas d'un autre pas. Tous ses mouvements étaient gauches, raides, pénibles; je le crus fourbu, au premier abord.

— Assieds-toi donc, mon vieil ami, lui criai-je; repose-toi un instant, nous avons le temps de faire connaissance, et, d'ailleurs, nous sommes déjà amis à la vie à la mort. Que dis-tu de cela? Hein?

C'était bizarre. Mais pendant que je lui débitais ces sornettes, la bête semblait m'écouter avec délices et faisait entendre, par intervalles, des grognements ou plutôt des rires exprimant une satisfaction évidente. Mais, d'un autre côté, dès que ma

voix cessait de se faire entendre, d'autres signes témoignaient de son mécontentement et de son impatience.

Je continuai donc.

II

Voyons, je vais, avant tout, tu comprends, monter dans cet arbre et procéder à une enquête ayant pour but d'établir la présence ou l'absence des serpents. Si j'en trouve, je suis bien décidé à leur administrer une bonne correction avec ces branches de fraccinus ou d'ornus[1]. Je ne sais pas au juste lequel des deux est le vrai chasse-serpent,

1. Le fraccinus et l'ornus sont des arbres antipathiques aux serpents; il suffit d'entourer d'une branche de fraccinus le tronc de l'arbre sur lequel on cherche un refuge pendant la nuit, pour être sûr qu'aucun serpent ne s'avisera de monter à cet arbre.

n'étant pas aussi fort en botanique que feu Linné. Tu ris? Il se peut, en effet, que tu en saches plus que lui et moi sur ce sujet; en attendant, veille bien là-bas et ne t'en va pas surtout; j'aime la bonne société, mais la chasse aux serpents avant tout. Depuis que j'ai vu mourir un Cafre de la morsure d'un *cobra-capello*, je ne puis penser sans terreur à ces horribles reptiles.

Je fouillai l'arbre en tous sens, mais sans y rien trouver de malfaisant.

Cette besogne se fit en silence, bien entendu; mais ce silence semblait inspirer à mon ami le rhinocéros une contrariété et une inquiétude des plus vives. Une succession rapide de grognements bruyants me fit savoir jusqu'à quel degré la paix de son âme en était troublée. Autant qu'il était donné à mon intelligence de traduire le langage naturel de cet animal, avec lequel, pour la pre-

mière fois, je me trouvais en rapports si intimes, il me sembla qu'il réclamait à grands cris quelque chose qui lui manquait.

Ce quelque chose qui lui manquait, il n'y avait plus à en douter, c'était le son de ma voix ; et, chose remarquable, plus le ton dont je lui parlais était plaisant et jovial, plus il semblait satisfait.

Aussi, comme il paraissait s'impatienter :

— Ah ! drôle, lui dis-je, tu attends quelque dame, et cela te vexe qu'elle ne vienne pas. Voyons, il faut tout prévoir. Il se peut que sa maman l'ait empêchée de sortir; il se peut que tu aies un rival; ces choses-là arrivent, mon ami, et même ailleurs que chez les rhinocéros, va... Est-ce que vos dames seraient coquettes aussi? Pourquoi pas? *Quien sabe?* Ah ! cela te fait rire; tu entends l'espagnol à ce qu'il paraît! eh bien, j'en suis enchanté; j'aime à me trouver avec un philologue et un éru-

dit, et le rencontrer sur les bords des lacs Noirs est un plaisir d'autant plus grand pour moi qu'il était complètement inattendu.

Ces niaiseries que je lui débitais étaient toutes écoutées avec gravité et recueillement et elles paraissaient donner à l'immense animal la plus vive satisfaction; force grognements gutturaux témoignaient de son ravissement à m'écouter parler. Mais plus je parlais, plus il semblait impatient de m'entendre; et à peine cessais-je de parler qu'il frappait le sol d'un de ses pieds de devant avec tant de force qu'il faisait trembler la terre tout à l'entour, et que je sentais la secousse se communiquer aux branches de mon arbre.

Pendant ce temps, il était complétement sorti du lac et se trouvait immédiatement au-dessous de la branche sur laquelle j'étais assis, si bien que j'aurais pu lui gratter la peau du dos avec mes pieds.

Cette démonstration amicale m'entraîna à lui rendre la pareille. Je descendis de mon arbre, action qu'il suivit du regard avec un contentement visible, et j'allai lui offrir un morceau du biscuit de mer avec lequel je comptais souper.

Cette attention parut lui plaire infiniment, mais pour l'attention et non pour la gourmandise ; car, au lieu de manger le biscuit, il se mit à se frotter le nez contre ma main, et il continua ce manége tant que je n'eus pas introduit le biscuit entre ses grosses lèvres charnues. Il se mit alors à le croquer avec aisance et une sensualité qui eussent fait venir les larmes aux yeux d'un loup de mer.

Au bout de cinq minutes, les deux tiers de mon souper avaient disparu, et, comme je tenais à achever l'autre, je remontai dans mon arbre pour souper à mon tour et prendre mon café.

Mais de nouvelles marques d'impatience me

rappelèrent aussitôt. Le pachyderme se dressa contre l'arbre, prit dans sa corne la branche sur laquelle j'étais assis, et la secoua si violemment que je faillis en perdre l'équilibre.

— *God-dem!* lui dis-je, un peu de patience, on y va.

Il se dérangea gracieusement pour me laisser descendre, et nous nous retrouvâmes nez à nez au pied de l'arbre.

Telle est la faiblesse de l'homme, qu'il ne peut pas parler éternellement, même en disant des bêtises.

Je me rappelai alors que j'avais dans ma poche un volume de Charles Dickens, que j'avais interrompu à un endroit intéressant, et que je comptais reprendre à ma première halte.

La lune était si belle dans ces nuits africaines que l'on peut lire comme au crépuscule chez nous.

Je tirai le volume ; c'étaient *les Aventures de Pickwich.*

Je fis signe au rhinocéros d'être attentif, signe qu'il parut parfaitement comprendre, et je repris ma lecture à l'endroit où je l'avais abandonnée m'appliquant à donner à tous les passages dialogués les inflexions et le ton de la conversation.

La lecture du roman de Dickens n'avait pas encore rencontré un auditoire plus recueilli, et, selon les apparences, plus enchanté que ne l'était mon nouvel ami.

Aucun battement de main, aucune démonstration vulgaire, il est vrai, ne témoignèrent de son ravissement ; mais pour une attention polie et soutenue, pour une satisfaction réelle, mon auditoire, peu nombreux, mais choisi, en eût remontré à tous ceux qui jusque-là ont eu le plaisir d'assister aux célèbres lectures faites par l'illustre auteur en personne.

Inutile d'ajouter que M. Charles Dickens était fort mal représenté dans cette occasion, mais le capitaine Rhino n'était nullement de cet avis ; et, rendant grâce aux dieux des bienfaits qu'ils lui accordaient, il ne songeait pas à les critiquer.

Après une heure de lecture environ, je commençais à me fatiguer ; je fermai le livre, je le remis dans ma poche, et je roulai une cigarette ; je n'en avais pas tiré vingt bouffées, que le rhinocéros donna des signes de la plus vive impatience ; de même que ces dieux des faubourgs qui logent aux paradis de nos théâtres, il commença à manifester son mécontentement par un grognement sourd.

Pas de réponse de ma part, si ce n'est deux ou trois bouffées de fumée que je lui envoyai au nez. Second grognement plus retentissant que le premier ; nouvelle bouffée de fumée, troisième grognement suivi d'un furieux coup de pied ; cette fois,

je lui envoyai ma fumée jusque dans les narines; il fit deux pas en arrière et éternua, puis poussa un sifflement comme jamais locomotive n'en a poussé.

Je crus avoir le tympan brisé.

Je savais comment le faire reculer, je marchai sur lui.

— Que le diable t'emporte! lui dis-je. A quoi bon cet horrible vacarme, je te le demande?

Et aussitôt à un grognement de colère et d'impatience succédèrent des sons rauques et gutturaux qui exprimèrent sa joie de voir que la parole m'était revenue. Je commençais à craindre que cette causerie, déjà à mon avis un peu trop prolongée, ne durât toute la nuit, et, comme on le pense bien, cette perspective ne m'inspirait qu'une satisfaction médiocre. Je commençais à me repentir d'être descendu de ma branche et de m'être mis, pour

lui offrir un biscuit, dans un contact trop direct avec lui. J'aurais bien remonté sur mon arbre; mais, pour y remonter, il fallait lui tourner le dos, et j'avais peur que la tentation ne fût trop forte chez lui, d'en profiter pour me donner un coup de corne quelque part.

Puis je me disais que je pouvais, sans risques pour le moment, contrarier ce désir qu'il avait de m'entendre parler. Sans aucun doute, la faim ou le sommeil ne tarderait pas à venir, et me débarrasserait de cet indiscret interlocuteur, par trop épris de conversation. Je maintins donc une causerie à bâtons rompus, avec des intervalles de silence que j'essayais de prolonger de plus en plus.

Mais à peine avais-je cessé de parler depuis une minute que les signes d'impatience recommençaient, et que force m'était de me remettre à ma conférence.

J'avais achevé ma troisième cigarette, et je venais de lui demander si madame sa mère ne serait pas inquiète en le voyant rentrer si tard, question à laquelle il était en train de me répondre avec sa gravité habituelle, quand soudain un vacarme horrible se fit entendre du côté de l'est.

On eût dit un concert de trombones, de grosses caisses, de fifres aigus, de braiments d'ânes, de mugissements de taureaux, de lamentations de mourants; tout cela entremêlé d'éclats de tonnerre, tout cela remplissant l'air et formant un ensemble indescriptible, et dont j'avoue que je cherchais inutilement la cause.

Le capitaine Rhino se tourna lentement dans la direction où s'exécutait ce concert infernal, tout en me regardant d'un œil qui semblait dire : « Sois tranquille, ce n'est rien, je sais de quoi il retourne. » Il était évident que son oreille était habituée à ces

sortes de bruits, mais qu'il prenait la chose en philosophe.

Le tapage augmentant de plus en plus avec des éclats violents et variés, je commençai d'apercevoir de loin une poussière effroyable, qui s'élevait sous les pieds d'une troupe d'animaux d'espèces différentes, lesquels paraissaient s'acheminer vers l'isthme étroit qui passait entre les deux lacs.

Au fur et à mesure que cette masse s'approchait, je pouvais distinguer dans ses rangs des caïmans, des hippopotames, des rhinocéros d'une espèce inférieure à mon ami le capitaine ; tous ces monstres, tassés de telle sorte qu'ils s'étouffaient les uns les autres, hurlant, rugissant, sifflant, et, au fur et à mesure qu'ils avançaient sur une chaussée plus étroite, se meurtrissant, se déchirant, se poussant dans les lacs par une course insensée sans distinction d'espèce, comme si chacun ne

songeait qu'à sa propre conservation. D'arbre en arbre, semblables à des éclairs, bondissaient et semblaient voler d'énormes reptiles faisant entendre des sifflements aigus, tandis que les oiseaux de jour et de nuit, éveillés en sursaut, joignaient leurs chants et leurs cris à ce charivari infernal.

D'où venait ce trouble dans le désert? Quel vent poussait devant lui, comme des atomes de sable, tous ces monstres différents de race, d'espèce, de passions?

La peur.

Un effroyable rauquement me l'apprit bientôt. Qui a entendu une fois le rugissemet du lion dans le désert ne l'oubliera jamais.

A cette terreur profonde de tous ces animaux, j'avais prévu l'approche du roi fauve. Je ne pouvais le voir par-dessus tout ce monde d'animaux fuyant devant lui; mais, au bruit de son rauque-

ment, je compris qu'il n'était pas à plus d'un quart de lieue de moi.

Mon rhinocéros le comprit aussi bien que moi, et pensa que c'était le moment d'intervenir; sa tête et sa corne se redressèrent comme celle d'un taureau mal disposé; mais, comme s'il n'était permis à aucun cri de lutter avec celui du lion, il resta muet.

En effet, j'avais déjà remarqué qu'il réservait ses fanfares retentissantes pour ses victoires complètes et indiscutables.

Or, au cri du lion, son courage, sans doute, s'était éveillé; seulement, son orgueil n'avait pas été d'avance jusqu'à proclamer sa victoire; mais, baissant et relevant alternativement sa tête, et, par un mouvement opposé, sa petite queue en cordon de sonnette, après m'avoir jeté un second regard qui signifiait : « Mon ami l'Anglais, tu vas

voir ce que tu n'as jamais vu! » il partit avec sa délibération habituelle et sa volonté inexorable qui se faisaient sentir dans le bruit de chacun de ses pas, pesant comme ceux de Behemoth ou de Léviathan.

Du moment que j'avais reconnu la présence du lion, moins encore à son rauquement qu'à la terreur des animaux qui fuyaient devant lui, j'avais eu l'idée de reprendre mon poste sur la branche dont ma confiance pour le capitaine Rhino m'avait fait descendre. Et, en effet, à peine ce dernier m'avait-il laissé le loisir en s'éloignant de moi de céder aux sollicitations de mon libre arbitre, que j'embrassai le tronc de l'arbre de mes deux genoux, que j'empoignai la première branche et que je me hissai à mon observatoire.

Élevé comme je l'étais d'une dizaine de pieds au-dessus du sol, et pouvant, par cette nuit

transparente comme un jour de Londres, voir par delà le troupeau d'animaux épouvantés qui venaient à moi, je distinguai à trois cents pas environ l'animal dont j'avais entendu la terrible voix.

Il avait assez de poursuivre la horde épouvantée, ayant mis sa griffe puissante sur un spring-bock qu'il avait arrêté dans sa course et qu'il tenait fièrement sous sa patte. Il avait la tête haute, la gueule ouverte, et semblait défier toute la bande des animaux, habitants du désert comme lui, de venir lui reprendre sa proie. Le spring-bock bramait tristement, comme s'il eût appelé du secours.

Ce fut en ce moment que le capitaine Rhino, sans distinction d'amis ni d'ennemis, ayant distribué droite et à gauche des coups de sa terrible corne, et ayant traversé toute l'épaisseur de la horde fugitive, se trouva à cinquante pas de distance fac à face avec le lion.

III

Le rhinocéros et l'éléphant sont, on le sait, les seuls animaux qui, avec le tigre, quand celui-ci y est forcé, osent combattre le roi du désert. Le lion le sait bien ; aussi, lorsqu'il voit un de ces animaux s'arrêter devant lui, il sait d'avance qu'il doit s'attendre à une lutte désespérée dans laquelle il n'a pas toujours l'avantage. Car de même et presque aussi facilement que le lion jette un bœuf, un chameau, une girafe sur son épaule et les emporte en courant, de même, quand l'éléphant parvient à l'envelopper de sa trompe, l'enlève-t-il de terre et

le brise-t-il, soit contre un arbre, soit contre un rocher, quand il ne lui crève pas la poitrine ou ne lui brise pas les reins en appuyant sur lui un de ses pieds massifs.

Parfois, il n'a pas meilleure chance avec le rhinocéros; car, si le rhinocéros peut le frapper sous le ventre de sa corne aiguë et recourbée, il est rare que la blessure ne soit pas mortelle, étant toujours profonde de huit ou dix pouces. D'un autre côté, si puissantes que soient les griffes du lion, elles parviennent à pénétrer dans le cuir du rhinocéros, dont on fait des courtaches, mais jamais à le déchirer. Aussi, comme nous l'avons dit, en apercevant le capitaine Rhino, le lion avait-il relevé la tête, furieux d'être dérangé dans son repas par un fâcheux aussi redoutable. Dans son mécontentement il fit entendre le plus terrible rauquement qu'il eût encore poussé. Mais, à ce rauquement, le capi-

taine Rhino répondit par un de ces sifflements qui eussent fait honneur à une locomotive de la force de deux cents chevaux. C'était évidemment, de la part du rhinocéros, une déclaration de guerre; car le rhinocéros étant un végétarien, c'est-à-dire un mangeur de végétaux, le lion comprenait bien que ce n'était pas à son souper qu'il en voulait, mais bien à lui-même.

Cependant, afin de s'en assurer, il leva sa patte de dessus le spring-bock, qui, les reins brisés, demeura au même endroit, se contentant seulement de relever la tête en s'appuyant sur les pattes de devant.

Le lion en fit le tour, comme s'il eût voulu prendre possession de la place où le spring-bock était tombé et défendre à qui que ce fût de mettre le pied sur ce terrain. Pendant ce temps, les autres animaux avaient continué de fuir, passant au pied

de mon arbre sans paraître s'inquiéter de moi, et deux serpents même en avaient traversé les branches comme deux flèches, mais sans s'y arrêter.

Après avoir fait le tour du spring-bock, le lion revint à lui, lui posa la griffe sur sa tête qu'il essayait de relever, et s'allongea sur lui de façon à le cacher presque entièrement sous ses pattes et sous sa crinière.

Le capitaine Rhino paraissait décidé à chercher querelle au lion, soit qu'il eût quelque ancienne vexation à venger, soit qu'il fût spadassin de sa nature.

Il fit donc un pas en avant, frappa du pied comme un maître d'armes qui fait un appel, et fit entendre un de ces fameux coups de sifflet qui me rappelaient la respiration d'une locomotive.

Le lion crut alors reconnaître que c'était à lui que s'adressaient les forfanteries du capitaine Rhino.

Il se dressa comme par un ressort et fit de son côté cinq ou six pas en avant, balayant les grandes herbes avec sa queue.

Arrivé à vingt-cinq pas du rhinocéros, il s'arrêta, s'assit gravement sur son derrière et fit entendre un de ces terribles rauquements près desquels les grondements du tonnerre semblaient les miaulements d'un chat.

J'avoue que, tout à l'abri que j'étais de la colère du terrible animal, mon sang ne fit qu'un tour dans mes veines et qu'une goutte d'eau perla à la base de chacun de mes cheveux; mais le capitaine Rhino demeura impassible, continuant de frapper la terre du pied et de répondre par ses fanfares aiguës aux menaces de son adversaire. Le lion, alors, se mit à bondir à droite et à gauche, comme s'il eût cherché à prendre son ennemi au dépourvu. Mais, immobile sur sa base, Rhino n'avait qu'à tourner sa

tête à droite et à gauche, à la manière d'une girouette, et, comme il était au centre, ce mouvement, si mesuré qu'il fût, le plaçait toujours la corne en face de son adversaire. Enfin, le lion impatienté fit un bond de quinze pas et retomba les griffes enfoncées dans les épaules du capitaine Rhino, mais avec la corne de celui-ci enfoncée dans le ventre.

Le rhinocéros plia sous le terrible fardeau; mais il se redressa presque aussitôt, et, comme s'il eût deviné que son nouvel ami avait, pour venir à son secours, des moyens de destruction qu'il n'avait pas, lui, il revint, rapide comme un trait d'arbalète, vers l'arbre sur lequel j'étais perché, s'arrêtant juste au-dessous de la branche où j'avais cherché un refuge.

Le lion était à la longueur de mon fusil, que j'avais armé depuis longtemps; je l'abaissai de

son côté au moment où, inquiet, il levait la tête vers moi. L'extrémité de mon canon se trouva à la hauteur de son oreille. Je ne pris pas même le temps d'épauler, je lâchai le coup.

L'effet en fut formidable. La balle, la bourre, le feu pénétrèrent dans la tête du lion, qui éclata comme sous l'effort d'une mine. Le capitaine Rhino, lui-même, qui entendait pour la première fois la détonation d'une arme à feu, fit un bond de plusieurs pieds de hauteur, secouant et rejetant loin de lui le cadavre du lion, puis il s'arrêta, fixe et immobile sur ses quatre pattes, l'œil tourné de mon côté, comme pour voir si, au milieu de cet orage et de ce foudroiement, il avait quelque chose à craindre de moi.

Je me mis en mesure de descendre de mon arbre, mais à peine le capitaine Rhino eût-il vu le mouvement que j'exécutais, qu'il poussa un grand cri de

terreur et que, craignant sans doute pour lui le sort du lion, il s'éloigna d'un trot qui pouvait se comparer au galop du cheval le plus vite.

Au bout de cinq minutes, il avait complétement disparu dans l'obscurité.

Je remontai sur mon arbre, je m'attachai à une branche avec la courroie de ma giberne, je posai mon fusil rechargé bien d'aplomb à côté de moi, je roulai une cigarette, et, me recommandant à la protection de celui qui veille sur les siens d'un œil aussi vigilant au milieu du désert que dans les lieux qui lui sont consacrés, je ne tardai pas à m'endormir.

IV

Le premier rayon du soleil, en frappant sur mes paupières fermées, les força de s'ouvrir. Comme toujours, au premier moment, le souvenir de ce qui s'était passé échappait à mon esprit et j'ignognorais où j'étais. Je me retrouvai perché sur ma branche, mon fusil à portée de ma main, et, comme je voyais deux caïmans traînant au lac le lion mort, la mémoire me revint et je cherchai partout des yeux le capitaine Rhino.

Mais le capitaine Rhino n'avait pas encore fait acte de présence. J'eus un moment de vive inquiétude,

je m'étais profondément attaché au pauvre animal ; seulement, comme la privation de mon café n pouvait ni hâter ni retarder sa présence, je résolus de ne pas m'imposer une privation inutile, et je descendis au pied de l'arbre pour y établir ma cuisine.

Au moment où la bienfaisante liqueur commençait de répandre dans mes veines ce bien-être et cette gaieté que l'on attribue à la fève de moka, je vis par-dessus la tasse dans laquelle je buvais, poindre tout à coup, au milieu du lac, la corne d'abord, puis le nez du capitaine Rhino ; vu d'où j'étais, il semblait une petite chaloupe sans voiles dont son immense corne était le mât. Il fendait les eaux avec sa lenteur habituelle, qui me parut encore augmentée par un sentiment que j'attribuai à la prudence.

Il gagna enfin la terre ferme et se dirigea sans hésiter vers l'endroit où avait eu lieu notre entre-

vue de la veille; mais il y avait entre le capitaine Rhino d'aujourd'hui et celui d'hier cette différence que le capitaine Rhino d'aujourd'hui marchait avec tant de difficulté et de raideur, qu'on eût dit qu'il avait échangé ses quatre jambes de chair et d'os contre quatre jambes de bois, sans jointure ou ressort aucun.

J'allai à sa rencontre, et le saluai d'une bordée de plaisanteries qui, bien qu'il parut en proie à quelque rude souffrance, lui rendit immédiatement ses démonstrations de joie et d'amitié.

Comme il sortait de l'eau, et qu'il en était encore tout trempé, je l'eusse volontiers dispensé de ses attouchements. Mais le pauvre animal ne savait pas cela, il n'y avait pas à se méprendre à la sincérité de ses caresses. Je lui offris du biscuit, mais cette attention lui fut complétement indifférente, il se contenta de frotter la tête contre la main qui

le lui offrait, et de poser ensuite sa tête contre ma poitrine. Je le voyais maintenant de près et au grand jour, et je dus me convaincre qu'il était bien plus jeune qu'il ne m'avait paru au premier abord.

Il avait, en effet, à peine atteint le terme de sa croissance et devait être un des plus beaux spécimens de sa race que je nommerai désormais, faute de meilleur terme, le rhinocéros major; classant l'animal inférieur sous la dénomination de rhinocéros minor.

Sa stature était un peu plus haute que celle de l'animal vulgaire, que je connaissais parfaitement pour l'avoir chassé plus d'une fois, et avoir été plus souvent encore chassé par lui.

Les plis massifs et pendants de sa peau simulaient, à une certaine distance, une housse de parade; les bord frangés des derniers plis complétaient l'illusion, et ce n'était qu'en le voyant de

très-près qu'on s'apercevait que c'était sa couverture naturelle.

En ce moment la couleur de sa peau dénonçait un état maladif. Une vive souffrance physique la rendait brûlante, sèche et rugueuse, et cependant elle n'était point de cette couleur hideusement sale, par laquelle on reconnaît les bêtes de marais, parce que lui se baignait très-souvent, tandis que le rhinocéros de marais, au contraire, se plaît à rouler dans la fange, dont des couches épaisses se forment sur la peau et s'incorporent à la longue avec elle.

L'expression de sa figure, si je peux m'exprimer ainsi, était intelligente, son œil était doux, et je le fouillai en vain pour y découvrir ce regard morose, féroce, et brutalement sauvage, commun à la race vulgaire ; je n'avais encore vu nulle part la description d'un animal tel que celui que j'avais sous

les yeux en ce moment, et que je ne pouvais me défendre de considérer comme une variété très-supérieure de son espèce.

Que cette créature recherchât ma société et parût s'attacher à moi, cela me semblait un fait étrange; il n'était pas habitué au commerce des hommes, l'étonnement qu'il avait éprouvé en me voyant pour la première fois, la terreur qu'il avait ressentie en entendant le coup de fusil qui l'avait délivré du lion, avaient été trop visibles pour laisser un doute à cet égard. Il avait fui la veille avec épouvante, mais il revenait avec un désir si visible et si anxieux de rétablir entre nous les rapports intimes rompus un instant, que je ne comprenais rien à cette résolution, qui paraissait parfaitement arrêtée dans son esprit. Mais, les circonstances aidant, je ne devais pas attendre longtemps la solution de ce problème. En ce moment,

je remarquai qu'au milieu de ses démonstrations de joie et d'amitié, il paraissait plus souffrir que jamais; chaque mouvement un peu brusque de sa part était immédiatement suivi d'un frémissement d'angoisse et d'un vague gémissement de douleur. Il semblait en proie à une souffrance presque intolérable, et de temps à autre il regardait son flanc droit, puis ses yeux intelligents cherchaient les miens.

Je me disais qu'il était impossible que ce fussent les blessures que lui avait faites le lion qui le réduisissent à cet état de faiblesse. La lutte entre les deux animaux n'avait duré que quelques secondes; je sais bien qu'il n'en faut pas davantage au lion pour briser, déchirer, mettre en morceaux un animal comme le cerf, le spring-bock ou l'antilope bleue, mais un rhinocéros ne s'aplatissait pas d'un coup de griffe, ou ne s'avouait pas vaincu pour un coup de dent.

Je résolus de chercher la cause des angoisses du pauvre animal, et de porter un remède à sa souffrance si faire se pouvait. Mais comment m'y prendre? Là était toute la question.

La brute était en ce moment bien disposée à mon égard; mais, si j'allais lui faire du mal, ou l'offenser de quelque manière que ce fût, qu'arriverait-il?

Il était également fort et puissant pour le mal comme pour le bien. S'il existait des causes physiques extérieures du mal dont il souffrait, et que je les eusse découvertes, il pourrait m'arriver, dans les efforts que je ferais dans le but de le soulager, d'aggraver son mal momentanément et inévitablement, lui, ne comprenant ni la nécessité de cette aggravation, ni le motif qui le faisait naître, pourrait chercher à s'en venger à l'aide de cette corne formidable qu'il portait au milieu de son visage.

Je me voyais en imagination empalé sur cette corne et balancé au bout de son nez, comme une épée ou un bâton en équilibre sur l'extrémité de l'organe olfactif d'un saltimbanque de foire. Ce tableau n'était pas des plus rassurants, néanmoins je ne pouvais résister à l'expression d'une si grande douleur, et, sans tarder davantage, je me mis à l'œuvre. Je posai mon fusil à terre et m'agenouillai à côté de lui pour examiner plus à mon aise cette partie de son corps vers laquelle il avait déjà tant de fois tourné ses regards endoloris. Il vit ce mouvement, et sembla en comprendre le but, car il se rapprocha encore de moi, soit pour me faciliter l'examen que j'allais faire, soit pour me demander plus instamment du secours.

Je penchai ma tête presque au niveau de l'herbe, et je ne tardai pas à en voir plus qu'il n'en fallait pour justifier toutes ces marques d'angoisses, et

assez pour que je m'étonnasse que la pauvre bête pût encore se mouvoir et même se tenir debout.

Je me relevai, je lui caressai le visage pour lui confirmer mes bonnes intentions, et je m'agenouillai de nouveau près de lui.

Une vaste plaie béante lui déchirait le flanc, comme si quelque gros corps étranger s'y fût introduit et y fût resté. L'orifice s'envenimait déjà comme il arrive toujours en ces climats; il fallait agir promptement; mais, d'abord, connaître la nature de ce corps était la première chose à faire. L'animal le permettrait-il?

Je me couchai presque sous son ventre, mais de manière cependant à pouvoir m'éloigner au moindre indice d'une démonstration hostile. C'était bien à tort que je craignais le pauvre bon; à peine avais-je effleuré sa blessure, que, tout frissonnant de la douleur que je lui causais, il se pencha de plus en

plus vers moi, et me regarda d'un œil qui semblait dire : « Fais hardiment ce que tu pourras pour me soulager. » Enfin, après quelques secondes d'examen, je pus m'assurer que cette blessure venait du combat qu'il avait livré aux animaux fugitifs, et que c'était la corne d'un autre rhinocéros qui était restée dans la plaie, enfoncée, si je puis m'exprimer ainsi, jusqu'à la garde. Tous les naturalistes savent que cette corne mobile se sépare assez facilement du nez, auquel elle n'adhère point par les os, mais par de simples filaments.

Mais comment la tirer de là ?

Hors cette opération, tout ce que je ferais ne servirait qu'à infliger de nouveaux et d'inutiles tourments au malheureux animal, qui n'en mourrait pas moins lorsque la gangrène s'y mettrait.

Je fouillai de mon regard les yeux de mon pauvre ami, dont l'expression n'avait rien perdu de sa pre-

mière douceur, mais elle disait en même temps, aussi clairement que si ces paroles eussent été prononcées : « Aie pitié de moi, je souffre. »

Ce regard me donna un nouveau courage; sous la pression de mes doigts une matière infecte se mit à couler lentement de la blessure, mais pas avec assez d'abondance cependant pour diminuer d'une manière sensible la tuméfaction. Je cherchai ensuite à attirer le blessé vers l'eau; il se montra parfaitement docile à ma volonté, et comprit aussitôt où je désirais qu'il allât.

Avec une poignée de mousse en guise d'éponge je lavai la plaie à grande eau; et lui, ses yeux suppliants toujours tournés vers moi, se laissa faire, sans donner le moindre signe d'impatience ou de colère. Les ablutions parurent le soulager, et, si je comprenais son langage, il désirait que je les continuasse ; mais je savais, moi, que ce soulage-

ment ne serait que momentané, que tout serait inutile si la corne devait rester où elle était.

Tout à coup, j'enfonçai ma main dans la plaie et je pus m'emparer de la cause de toutes ces douleurs, en insérant mes doigts entre elle et les chairs meurtries.

Le pauvre capitaine poussa un hurlement effroyable.

A coup sûr, si une démonstration de fureur était à craindre, le moment en était venu; mais le blessé n'en fit aucune, il posa sa tête contre ma poitrine comme il avait déjà fait, et, bien que la terrible angoisse que je venais de lui infliger fît trembler tous les membres du colosse, il me lécha doucement la main.

V

La douleur que je venais d'infliger au bon Rhino n'était point une douleur inutile. J'avais cherché à connaître la forme de la base de cette corne, ainsi que sa longueur, pour apprécier jusqu'où elle pouvait pénétrer. J'avais déjà songé à plusieurs moyens pour en opérer l'extraction, mais je dus y renoncer, me trouvant au dépourvu de tous les instruments nécessaires, à l'aide desquels j'eusse pu les appliquer.

A la base de la corne qu'il s'agissait d'extraire, se trouvaient d'assez nombreuses excroissances

noueuses ou annelées, et, en songeant à la forme de cette base, il me vint une inspiration que je crus excellente et à laquelle je résolus de m'en tenir, en attendant une meilleure. Alors seulement, l'espoir s'anima en moi et me donna cette confiance indispensable à la réussite de toute entreprise, de quelque nature qu'elle puisse être.

Jusque-là, j'avais travaillé dans les ténèbres ; désormais je voyais briller ce que tous les hommes cherchent : la lumière. J'étais maintenant sûr de sauver la vie à mon pauvre ami et de mettre un terme aux souffrances qu'il endurait, ce dont jusque-là j'avais désespéré.

— Courage ! lui criai-je en lui caressant la tête et tout en me dirigeant vers mon arbre, car j'avais laissé la partie la plus importante de mon bagage dans ma chambre à coucher aérienne.

Rhino me suivait de près. Mon ton enjoué sem-

blait l'avoir frappé, et on eût dit que, de son côté, il y avait puisé l'espérance d'un soulagement. Tous les animaux sont de fins appréciateurs du ton de la voix de l'homme. C'est par le ton surtout avec lequel ils sont prononcés que la signification des mots qu'ils entendent arrivent à leur intelligence. Les animaux à l'état primitif sont surtout de très-habiles interprètes du ton ; l'accent et l'expression de l'œil les guident plus sûrement que l'entendement le plus parfait des mots dont le sens littéral ne saurait guider l'homme, dont le langage lui sert aussi souvent à cacher sa pensée qu'à la révéler.

Dans ma giberne, j'avais deux cordes qui me servaient habituellement à nouer ensemble les meilleurs morceaux de mes pièces de chasse ; elles n'étaient pas grosses, mais bien roulées et très-flexibles, étant toujours plus ou moins graissées.

C'était touchant à voir comme le pauvre patient s'attachait à tous mes pas et suivait chacun de mes mouvements. Un enfant malade n'aurait pas fait autrement avec sa mère, en qui il eût concentré tout son espoir de guérison.

J'ai toujours pensé que nous sommes en général plus disposés à donner nos soins et nos secours aux êtres qui nous montrent le plus de confiance, et en ce moment je n'eusse pas voulu, pour un monde, tromper les espérances de cette créature qui me montrait une foi si naïve et si entière.

Pour le calmer et le distraire autant qu'il était possible, je repris, tout en faisant mes préparatifs pour l'opération, la causerie interrompue la veille, causerie à bâtons rompus, mais qui eut pour lui l'effet voulu. La sagesse des nations n'aurait pu faire davantage.

Je nouai ensemble les deux cordes et j'y attachai

ensuite les courroies de ma giberne. Il s'agissait de faire passer l'une de ces courroies autour de la corne, dans la plaie, et de l'y attacher solidement. Pour arriver à ce but, il fallait non moins d'habileté que de force, en procédant avec lenteur et en infligeant, par conséquent, de grandes tortures au pauvre pachyderme. J'eus soin surtout d'accomplir cette partie de l'opération de manière à ne pas être obligé de la recommencer, me souvenant en ce moment de ces paroles que j'avais entendu dire au chirurgien major de notre régiment :

— Dans la chirurgie, il ne doit y avoir ni tendresse ni miséricorde. La tendresse et la miséricorde vraies consistent à bien faire ce que l'on a à faire.

J'aurais donné tout ce que je possédais en échange de la certitude de réussir du premier coup dans ce que j'allais entreprendre, tant les

moyens que j'avais à ma disposition étaient insuffisants.

Je ne saurais parler en termes assez éloquents de la manière dont les douleurs que j'infligeai au patient pendant cette première partie de l'opération furent supportées. Quant à moi, l'anxiété que j'éprouvais, la tension de mes forces et la position anormale qu'il m'avait fallu prendre pour accomplir ma tâche, m'avaient jeté dans une sueur si abondante, que tout mon corps en ruisselait comme si je fusse sorti d'un bain de vapeur. Enfin, je réussis sans trop de difficulté à attacher la courroie autour de la corne et à l'y assurer solidement. J'examinai alors mon ouvrage, et je fus satisfait. Il ne s'agissait plus maintenant que de savoir si mes deux cordes réunies étaient assez longues pour entourer le tronc de l'arbre. Dans ce but, je fis approcher le patient aussi près que possible de

l'arbre, et, cette fois encore, je réussis selon mes désirs. La corde se noua facilement autour du tronc, et un bout de la longueur d'un pied et demi environ restait flottant.

Il me reste à expliquer bien clairement de quelle façon était faite la blessure, et comment je comptais opérer à l'aide de tout cet appareil. Le capitaine Rhino avait reçu le coup d'avant en arrière ; la corne s'était engagée si profondément dans l'articulation de l'épaule, que le vainqueur y avait laissé son arme tout entière. Il ne fallait donc pas espérer que la main d'un homme serait assez puissante pour retirer cette espèce d'épieu de la blessure, quand l'animal qui l'y avait enfoncé n'avait pas pu le retirer lui-même. Il n'y avait donc que le capitaine Rhino qui fût assez fort pour arracher, comme un autre Épaminondas, le trait qui lui perçait le flanc.

Mais la grande difficulté dans l'opération, c'était de faire faire à l'animal un mouvement rétrograde assez puissant et assez continu, malgré la douleur, pour qu'il parvînt à s'arracher lui-même cette corne engagée, non-seulement dans sa chair, mais dans ses os.

Même en supposant que je parvinsse à lui faire comprendre la nécessité de reculer, il faudrait, pour obtenir ce résultat, que je me tinsse debout devant lui, le poussant doucement et le forçant de faire un pas ou deux en arrière. N'était-il pas bien probable alors, que, m'attribuant ces douleurs toujours croissantes, sans que je pusse lui en faire comprendre l'utilité, il se vengerait sur moi, cause visible de cette douleur ?

Il est vrai que son humble résignation à ma volonté avait été parfaite jusque-là, et cela me redonnait la confiance que j'étais près de perdre,

mais cette dernière crise était plus à redouter que toutes les autres.

Je posai une de mes mains sur sa corne, l'autre sur son large front et je le regardai au fond des yeux. Ses yeux étaient doux comme toujours; je lui dis quelques paroles d'une voix tendre, il me lécha la figure avant que je pusse l'en empêcher.

Pour le coup, toute appréhension s'envola, et je m'efforçai, en faisant appel à toute ma naïveté pour rapprocher autant que possible mon intelligence de l'instinct, pour lui faire comprendre qu'il fallait rétrograder.

Il ne me comprit point d'abord. Marcher à reculons était un fait trop nouveau pour lui. Si le but tant désiré avait pu être atteint par un mouvement en avant, c'eût été déjà fait, mais la corne, ayant pénétré, je l'ai dit, de l'avant à l'arrière, devait être retirée de l'arrière à l'avant. Je parvins enfin

à lui faire comprendre ce que je voulais de lui ; il recula d'un pas, mais avec trop d'hésitation et d'incertitude pour répondre aux exigences de la situation. Alors, toujours en lui parlant, toujours en le caressant, je pressai ma poitrine de toutes mes forces contre sa tête, et il fit un second pas en arrière. Mais, en faisant ce pas, sans doute la traction de la corne avait commencé, il poussa un cri si perçant, un rugissement si profond, que jusque-là je n'en avais entendu sortir de pareil de la poitrine d'aucun animal.

A ce cri, la peur me prit, je fis un bond en arrière et me trouvai hors de sa portée, mais je regardai la pauvre bête ; elle se contentait de souffrir, sans avoir aucune mauvaise intention contre moi. Au contraire, son œil, qui ne s'était pas détourné de ma personne, semblait me dire qu'il n'avait d'espérance qu'en moi. Je revins à lui, me remis à l'œu-

vre en caressant le pauvre animal et en l'encourageant de la voix et du geste. Il baissa la tête et se mit à se frotter le nez contre une de ses jambes de devant. On eût dit, comme fait un homme en se grattant le front, qu'il cherchait à deviner ce que je voulais de lui.

Soudain, il releva la tête, me lécha la main, et froidement, avec résolution, il se prépara à rétrograder. Je me hâtai de le seconder dans ce que je pensais être un effort intelligent et volontaire de sa part. Et, à cet effet, je rassemblai ce qui me restait de forces à moi-même. Je pressai de nouveau ma poitrine contre son front, et lentement, péniblement, nous avançâmes ensemble, d'un pas encore, dans la direction voulue. Je le sentais trembler, frémir, frissonner dans toutes les fibres de son être immense; puis, par un effort suprême, il me montra qu'il avait enfin compris l'action et, en même temps,

la nécessité. Il ne se rejeta pas sur moi comme il avait fait lors de la première douleur, non, il persista bravement à rétrograder, quoique les souffrances que lui causaient ce mouvement dussent être inouïes; et, toujours reculant, frémissant, haletant, moi lui parlant sans cesse et me pressant contre lui de plus en plus, à un dernier mouvement brusque de mon épaule, il recula encore d'un pas. Alors, un second cri, rauque, perçant, horrible, déchira l'air, mais ni l'un, ni l'autre, nous ne cédâmes.

Le but était enfin atteint; la corne fatale, encore attachée à la courroie, tomba sur l'herbe. Le pauvre capitaine Rhino s'affaissa sur ses genoux, écrasé sous le poids de tant de douleurs accumulées, et moi, de la secousse qu'il me donna en tombant, j'allai rouler à quelques pas plus loin, étourdi, haletant, brisé, et en poussant ce cri du fond du cœur:

— Dieu soit loué, c'est fini!

VI

En effet, peu s'en fallut que tout ne fût fini pour lui et même pour moi ; car, à trois pas de moi, j'aperçus un énorme caïman qui avait profité de notre préoccupation, au capitaine et à moi, préoccupation bien pardonnable, pour sortir du lac et se glisser jusqu'à nous.

Je ne fis qu'un bond, de l'endroit où j'étais tombé, à mon fusil.

Viser à l'œil et lâcher le coup, voir l'horrible reptile se débattre dans une dernière agonie, fut l'affaire d'un instant.

La détonation tira le capitaine Rhino de sa torpeur. Il se redressa lentement, au milieu d'une mare de sang qui avait jailli de sa plaie, et me regarda d'un air qui semblait dire :

— Qu'y a-t-il donc de nouveau?

Je lui montrai le caïman qui se débattait toujours.

A cette vue, tout son courage et tous ses instincts de guerre se réveillèrent. Il s'approcha de l'ennemi et le broya entre ses sabots.

Une fanfare annonça cette victoire; mais, hélas! une fanfare bien faible en comparaison de celle de la nuit dernière.

Toutefois, le capitaine Rhino était de nouveau sur pied et son premier acte, après avoir réglé le compte du caïman, fut de venir me lécher les mains, en signe de remercîments. Sa langue rude me disait toute sa reconnaissance et c'était une langue qui n'avait jamais menti.

Je pensai en ce moment à lui laver sa plaie endolorie avec de l'eau fraiche : sa langue était brûlante et ses lèvres calcinées par une soif intense.

Je compris son désir, et, m'en rapportant à lui du soin de me trouver une source, je lui fis signe de me montrer le chemin.

Il partit et je suivis ses pas.

Il marchait avec moins de peine, à cette heure, et, après avoir parcouru une distance d'environ deux cents mètres, il tourna à l'angle d'un rocher, derrière lequel, à ma grande joie, j'aperçus une source dont les eaux jaillissaient et étincelaient au soleil, puis allaient se jeter dans un bassin naturel formé sans doute de leur incessante action.

Je bus à même à la source ; le capitaine se désaltéra au bassin qu'il eut bientôt fini de vider.

Sa soif fiévreuse une fois calmée, je lavai sa blessure et je la tamponnai avec quelques poignees

d'une mousse soyeuse qui croissait en abondance autour de la source.

Cette opération, — mon premier essai en chirurgie, — était enfin terminée. En récompense j'avais gagné un ami sincère, car tel fut, dès ce moment pour moi, le capitaine Rhino.

VII

Le troisième jour de mon arrivée aux lacs Noirs, et par conséquent le troisième jour de mes relations amicales avec le capitaine Rhino, je dormais encore sur ma branche, ou plutôt j'étais en proie à un cauchemar affreux.

Je rêvais, — et je dois dire qu'au désert je faisais souvent de pareils rêves, — je rêvais que j'étais entouré de bêtes sauvages des races les plus féroces, aussi nombreuses que formidables. L'aimable phalange était flanquée de serpents, apparemment animés à l'unanimité d'un seul et unique désir:

celui de mesurer le terrain à l'aide de leur propre développement, et, à cet effet, déroulant avec volubilité d'innombrables anneaux. Dans mon rêve, ces reptiles rampaient si pressés, que je ne distinguais pas les têtes des queues, et que je ne voyais que de longs filets noirs et jaunes qui s'avancaient de mon côté, prêts à m'envelopper.

Mon fusil à la main, je ne savais lequel de tous ces animaux choisir pour ma première victime, et cependant tout cela s'approchait si rapidement, que, dans mon hésitation, je comprenais que mon fusil était une arme bien insuffisante pour tant d'ennemis différents et se disposant à m'attaquer de tous les côtés à la fois.

J'en étais là de mon rêve, quand tout à coup j'entendis Rhino sonner une fanfare.

La note était joyeuse, elle promettait dévouement et secours, car cette fanfare, quoique réelle, se

mêlait tellement à mon rêve, que je n'osais jeter un regard autour de moi pour m'assurer de quel côté Rhino venait à la rescousse. J'avais besoin de tous mes yeux pour veiller aux mouvements de l'ennemi.

La situation devenait plus critique de seconde en seconde; mon anxiété croissait à mesure, mais une seconde fanfare vint me rassurer, puis une troisième. C'était, dans mon rêve, mon ami Rhino qui me disait à sa manière : « Ne crains rien, je suis là, et, tant que je vivrai, ni panthères ni serpents ne te toucheront. »

Enfin, un vieux tigre, un vieux mangeur d'hommes blanchi dans le crime, tout couvert de sang caillé, s'approcha de moi en sautant par-dessus les autres animaux de son espèce et en faisant claquer ses deux mâchoires, où l'on voyait ses dents blanches insatiables de chair et de sang.

Je le mettais en joue avec mon fusil, mais j'avais beau appuyer sur la gâchette, la gâchette ne partait pas. Enfin, je le vis bondir, sa gueule béante se rapprocha de mon visage de manière que je sentis son haleine fétide.

J'ouvris les yeux dans une convulsion de terreur, et je fus quelque temps à regarder autour de moi avant de rendre à mes sens assez de sang-froid pour reconnaître que j'étais seul, que le soleil se levait souriant comme d'habitude, que le capitaine Rhino, debout sur ses quatre pieds, montait la garde sous mon arbre, et qu'une vapeur blanche s'élevait du lac le plus proche de moi, à la surface duquel prenaient leurs ébats les caïmans et les hippopotames.

Rien n'était donc vrai, excepté les fanfares de mon ami Rhino, qui faisait un vacarme affreux, variant ses gammes, y mêlant des plaintes de dou-

loureux reproches et de fébrile impatience de ne recevoir aucune réponse de ma part.

Croyant que mon sommeil s'était prolongé outre mesure et que la journée était plus avancée que je ne croyais le voir au soleil, je regardai ma montre, — un excellent chronomètre, — et je vis qu'il était tout simplement quatre heures et demie du matin.

Je me dis alors que mon pauvre Rhino souffrait sans doute de sa blessure récente, et que toutes ces fanfares, les variations comprises, n'avaient pour but que de me prier de le venir panser au plus tôt.

Je jetai sur lui un regard plus investigateur, et je l'aperçus, la tête levée, la corne menaçante, les yeux braqués sur un arbre voisin. Mon regard suivit aussitôt la direction du sien, et je vis alors le motif des fanfares du capitaine et la cause de son anxiété.

Anxiété, rendons-lui cette justice au digne animal, qui n'était pas pour lui, mais pour moi.

Sur la branche de l'arbre voisin, la plus proche de celle où j'avais dormi, et où je me trouvais encore en ce moment, je vis, ramassée sur elle-même et prête à prendre son élan, une énorme panthère, la plus hideuse et la plus énorme que j'aie jamais vue de ma vie. Malgré la grande distance qui me séparait d'elle, elle me paraissait prête à bondir, et son œil flamboyant me dévorait d'avance.

Il était évident qu'elle était poussée à cette extrémité par une faim irrésistible. Son corps allongé, maigre, décharné, son poil galeux, tout son extérieur enfin, disait plus éloquemment que n'eût pu le faire aucune parole, à quelles atroces douleurs elle était en proie. Sans aucun doute, le saut périlleux dont j'étais le but convoité eût été déjà fait depuis longtemps, si ce n'eût été la pré-

sence de mon ami le capitaine, dont la corne, dressée juste au-dessous de la branche où se cramponnait la panthère, menaçait celle-ci d'une mort certaine en cas d'insuccès.

Je vis tout cela en une seconde et comme à la lueur d'un éclair.

— Merci, bon, de ta vigilance et de ton avertissement ! criai-je à Rhino.

En effet, en supposant que la panthère, mesurant mal l'espace et prenant son élan avec des forces insuffisantes, n'atteignît mon arbre que pour me happer du bout des griffes, dans ce cas même elle m'entraînait avec elle, et avec elle je tombais. Heureusement, Rhino était là et se tenait prêt à l'éventrer; la panthère le savait bien. Tous les animaux, sans exception, craignent cette corne terrible ; ceux même qui la voient pour la première fois tremblent de terreur.

Maintenant, la question était au plus agile, de la panthère ou de moi ; aurai-je épaulé, visé, tiré avant qu'elle bondît ? Elle vit parfaitement la menace de mon fusil se tournant vers elle ; elle comprit que le moment était venu de risquer le tout pour le tout, mais elle avait hésité deux secondes. Ce temps m'avait suffi pour la mettre en joue. Mon coup partit au moment où elle quittait la branche et l'atteignit dans son vol. La balle de fer lui brisa le front avec un fracas que j'entendis dans le bruit du coup de fusil même. Elle ne parcourut qu'un tiers de l'espace ; tout son corps se détendit, et elle tomba lourdement sur le sol.

A peine y était-elle, que le bon Rhino fit résonner les échos d'une fanfare de victoire, telle que jamais instrument humain, fût-il sorti des mains de M. Sax, n'en a fait entendre, et, après m'avoir adressé un regard content et plein d'ap-

probation, il se dirigea vers la panthère, gisant avec un trou au front par où un million de vies eussent pu s'échapper si elle les avait eues.

Rhino planta sa corne dans le ventre de l'horrible bête qui remuait encore, et l'envoya fendre l'air pour retomber aussi lourdement que la première fois.

Le bon suivait l'ascension d'un œil critique, œil qui en calculait tout les degrés, et, lorsqu'elle eût atteint le plus haut point d'élévation où la masse inerte sembla un instant s'arrêter et se tenir en équilibre au milieu de l'espace, il fit entendre une nouvelle fanfare comme un avertissement solennel à toutes les panthères, passées, présentes et futures, du sort qui les attendait si elles venaient se frotter à nous.

Il attendit ensuite la descente pour renouveler encore l'ascension. Combien de fois ce corps hi-

deux fut-il lancé en l'air ? Je ne sais, mais cela dura tout le temps que dura le déjeuner, et jusqu'à ce que la masse ensanglantée n'offrit plus à l'œil qu'un amas d'os broyés.

VIII

Aussitôt mon déjeuner achevé, je procédai au pansement de la blessure de Rhino. A peine l'eus-je terminé que je crus entendre dans le voisinage des sons qui indiquaient l'approche des panthères. Une familiarité avec ces sons et leur correcte interprétation constituent une des leçons inévitables et en même temps essentielles qu'enseigne la vie du chasseur ou du naturaliste ; elles sont surtout nécessaires pour la conservation de soi. Les yeux ne peuvent être partout, et, pendant qu'ils veillent en avant, les oreilles doivent être également ouvertes en arrière.

J'étais encore à genoux à côté du bon quand des respirations entrecoupées, saccadées comme celle d'une panthère après une course accélérée, se firent entendre à très-peu de distance.

Sans changer de position, je baissai la tête par-dessous mon bras et j'aperçus deux autres panthères noires, aussi laides et aussi féroces que celle que je venais de tuer; elles rampaient silencieusement dans ma direction couchées à plat ventre, et, se traînant sur le sol principalement à l'aide de leurs pattes de devant, environ à deux mètres de moi, elles ne pouvaient voir la corne de Rhino qui leur tournait le dos à ce moment, autrement elles se fussent gardées de l'approcher de si près.

Je saisis mon fusil, que j'avais toujours soin de placer à la portée de ma main, la nuit comme le jour, et, tournant sur un de mes genoux comme un pivot, je leur fis face. Le rhinocéros, qui ne

voyait rien encore, me regardait, pendant que je manœuvrais de la sorte, d'un œil qui voulait dire: « Qu'y a-t-il encore? »

Je lui caressai la tête pour l'engager à rester tranquille et ne pas m'empêcher de tirer.

Les panthères, dont les mauvais regards se fixaient sur moi, s'arrêtèrent visiblement déconcertées par ma contenance résolue.

S'il est vrai que la femme qui hésite est perdue, il est dans la vie des panthères certains moments où l'hésitation conduit fatalement au même résultat. Les yeux flamboyants se détournèrent de moi pendant une seconde pour s'interroger et semblèrent dire : « Que faire maintenant ? »

Il ne m'en fallut pas davantage; je couchai en joue la femelle, que je savais par expérience infiniment plus rusée et plus féroce que le mâle. Le coup partit. La tête s'affaissa, et la brute roula sur

le sol, se débattant au milieu des hautes herbes et labourant la terre autour d'elle dans les efforts désespérés de son agonie. J'envoyai une seconde balle dans l'oreille du mâle, avant qu'il eût eu le temps de revenir de la surprise que lui avait causée la déconfiture de sa laide compagne. Pas un mouvement, pas un cri n'indiqua que le coup l'avait atteint. On l'aurait dit cloué à l'endroit où il était. Je me redressai alors sur mes pieds, et tout en caressant la large et honnête figure de Rhino, je lui montrai d'un geste les ennemis vaincus. Il releva la tête d'un air goguenard, et partit au petit trop pour recommencer sa partie de ballon, lançant les corps alternativement en l'air et les rattrapant à la descente, absolument comme fait un jongleur chinois avec ses boules. Pendant ce temps, je rechargeai mon fusil, car j'avais le pressentiment que nous n'en avions

pas fini pource jour-là avec les panthères noires.

La panthère d'Afrique est plus sociable que les autres animaux; elle chasse par bande quand la nécessité, qui ne connaît pas de lois, pas plus chez les panthères que chez les hommes, les force à chasser des bêtes trop grandes ou trop fortes pour qu'elles osent les attaquer isolément, comme l'éléphant et l'hippopotame; mais, lorsque vient la saison où des proies plus faciles abondent, elles se séparent, car elles sont trop voraces pour pratiquer le système du partage, ne souffrant jamais qu'amis ou ennemis aient la moindre part d'une bête qu'elles ont tuée, à moins toutefois que l'autre prétendant n'appuie ses prétentions par la raison du plus fort.

J'ai souvent assisté à des combats effroyables à ce propos, combats où presque toujours je récompensais le vainqueur en le couchant d'un coup de

fusil auprès du vaincu, et cela arrivait invariablement lorsque les combattants étaient des panthères noires.

Quand le capitaine eut fini sa partie de ballon, ou plutôt lorsqu'il se fut rassasié de vengeance, je m'approchai pour voir si les peaux de ces monstrueux jouets valaient la peine d'être arrachées des dos qu'elles avaient couverts si longtemps. Elles étaient galeuses toutes deux, pelées en maint endroit, et tellement balafrées de coups de griffe et de cicatrices, que le visage, le cou et la poitrine, vus à une certaine distance, semblaient ceux d'une créature qui vous regarderait à travers des barreaux de fer, ce qui ajoutait encore à leur abominable laideur, et donnait à celles qui avaient cru faire de moi un déjeuner à la fourchette, un aspect terrifiant.

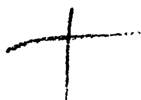
Je renonçai donc à leurs sales peaux, mais non

au désir pressant que j'avais de me débarrasser de leurs carcasses ; car, sous ce climat, elles ne devaient pas tarder à émettre une odeur pour laquelle j'avais la plus profonde répugnance.

Quelques coups de la corne serviable du capitaine devaient me soulager de cette préoccupation, il n'avait qu'à les pousser du nez pour les jeter dans le lac.

Aussi, dans l'espoir, sinon de lui faire partager cette répugnance, du moins de lui faire comprendre en même temps le service que j'attendais de lui, je me livrai à une pantomine qui eût fait crever de rire l'ombre de Débureau, s'il avait pu assister à ce spectacle; mais, malgré cette pantomine, si expressive qu'elle fût, soit que le capitaine ne l'eût pas comprise, soit qu'il eût des raisons pour se refuser à son exécution, il resta indifférent à toutes mes instances, si pittoresques qu'elles

fussent. L'oreille tendue dans la direction du lac de l'ouest, il semblait préoccupé de quelque chose qui se passait par là, et grogna de manière à me faire comprendre qu'il allait, sans plus tarder, faire un voyage dans lequel il désirait que je l'accompagnasse.



En conséquence, il se mit en marche, lourdement, lentement, comme à l'ordinaire, s'arrêtant et se retournant de temps à autre comme pour me dire : « Allons, venez-vous ? »

Nous fîmes ainsi environ quatre-vingts pas, quand soudain je distinguai des objets mouvants qui erraient çà et là au milieu des arbres. Un second coup d'œil m'apprit qu'il s'agissait encore de panthères, et leurs allures inquiètes et impatientées dénonçaient assez qu'elles guettaient une proie quelconque qui se trouvait en ce moment sur le bord du lac ou à très-peu de distance de l'eau.

Si je lisais bien, au reste, dans la contenance du bon Rhino, il savait à quelle fin s'opéraient tous ces mouvements, et s'était juré de les contrecarrer.

De mon côté, dépourvu comme je me trouvais en cette circonstance de l'instinct du rhinocéros, il eût été inutile de perdre le temps en de vaines conjectures. Il suffisait pour moi de m'assurer que les capsules étaient bien à leur place sur les cheminées de mon fusil, afin que, du moment que je serais plus éclairé sur les desseins de mes noires ennemies, je pusse accomplir d'une manière effective ma part de la besogne.

A environ soixante mètres du fourré où les panthères rôdaient de la sorte, le capitaine Rhino fit une halte. J'avais l'œil sur lui, car c'était lui qui commandait dans cette petite affaire ; je fis donc halte comme lui, et j'attendis le mot d'ordre.

Il ne se fit pas attendre. Le capitaine fit preuve en cette occurrence qu'il savait être prompt à l'action quand il le fallait, et que son œil, aussi bien que son oreille, étaient également exercés à saisir le moment critique.

En ce moment, une tête hideuse s'avança furtivement entre les arbres, du côté du fourré, et simultanément une autre tête fit une pareille démonstration du côté opposé; mais toutes deux ne firent que paraître et disparaître à l'instant même Le capitaine Rhino les avait vues, si courte qu'eût été leur apparition, et il fit entendre un grognement sourd et prolongé.

Dans le doute où j'étais sur le sens de cette exclamation de sa part, ne sachant pas si elle voulait dire : « Du calme ! » ou si elle voulait dire : « Feu ! » je me tins dans l'inaction, et, pendant ce temps, les deux bêtes recommencèrent le même jeu du

côté du fourré. Il était évident qu'elles attendaient et guettaient une proie qui se trouvait, pour son malheur, dans le voisinage.

Quelques secondes se passèrent de la sorte, mais bientôt tout fut expliqué. Un jeune hippopotame, ou plutôt une boule de graisse roulant sur quatre pattes, s'élança du lac, poursuivi par un autre de la même taille que lui, son frère jumeau, selon toute probabilité. Tout en prenant leurs ébats, ils se pourchassèrent l'un l'autre, si l'on peut toutefois qualifier de pourchas les mouvements lourds et d'une maladresse et d'une gaucherie risibles auxquels ils s'abandonnèrent dans leurs jeux enfantins. Je ne me hasarde pas à m'éloigner de la vérité en disant que deux sacs mouillés et animés se fussent montrés aussi agiles et assurément plus gracieux. C'était là le gibier que guettaient nos panthères.

Dès ce moment, j'étais aussi bien informé de leur dessein que l'était le capitaine Rhino lui-même. En attendant, les deux hippopotames, ignorant le danger qui les menaçait, se roulaient réciproquement comme deux fromages de Hollande. Ces jeux inocents durèrent jusqu'à ce que l'un d'eux, plus téméraire que son compagnon, s'élança en avant et avec autant de vitesse que sa graisse lui permettait, s'avança environ à une douzaine de mètres du fourré.

C'était le moment si ardemment attendu par les panthères. Par un adroit mouvement de flanc, elles coupèrent la retraite à l'hippopotame, et si elle n'avait eu aide et secours si près d'elle, l'infortunée boule de suif eût servi de festin à ces deux larrons affamés. Collectivement, elles se préparèrent à prendre l'élan fatal. Le bon, qui ne les perdait pas de vue, donna des signes d'in-

quiétude, car il savait ce qui allait se passer. Mais, par malheur, il se trouvait à une trop grande distance pour s'opposer au meurtre de l'innocent amphibie. Alors il me regarda pour voir ce que j'allais faire. Seul, je ne doute pas qu'il fût allé à la rescousse de l'hippopotame, coûte que coûte ; mais j'étais là, il se reposait sur moi comme en d'autres circonstances je m'étais reposé sur lui. Savait-il qu'en ce moment le fusil que j'étreignais et que je portais lentement à mon épaule était plus puissant encore que sa formidable corne à lui?

J'avais là toutes les chances de faire un beau coup double. La distance était courte, et la puissante charge de poudre dont mon fusil était pourvu, les lourdes balles de fer qui pesaient dessus étaient si écrasantes, que j'avais cette conviction que rien de vivant ne pouvait leur résister.

J'avais ajusté la panthère la plus éloignée de

moi, le coup partit. La balle lui brisa la tête juste entre les deux yeux. L'autre me tournait le dos. Les deux coups se suivirent si rapidement, que, tuée du second, à peine eut-elle le temps d'entendre le premier. La balle l'avait atteinte à la base du crâne, un peu au-dessous du cervelet, et s'étai tout entière logée dans sa tête.

En voyant les deux animaux rester à leurs places et s'affaisser sur eux-mêmes, les yeux de Rhino m'interrogèrent.

Je fis un mouvement du bras en lui montrant les panthères et en lui disant :

— Sus ! sus ! mon brave, tu n'auras pas la peine de courir après.

Il ne se le fit pas redire, et partit au galop.

IX

Le premier hippopotame avait eu le bon esprit de se replonger dans le lac; mais le second, affolé de terreur, tournait sur lui-même comme ces chiens qui courent après leur queue. Il n'avait pas la conscience de la défaite de ses deux ennemies, et, quoique elles fussent mortes, aussi bien mortes que leurs grands-pères et leurs grand'mères, il les voyait toujours, les yeux enflammés et prêtes à bondir sur lui. Ce ne fut qu'en voyant le bon lancer les deux panthères l'une après l'autre dans l'espace, que le pauvre diable sut retrouver ses

jambes, et qu'il se dirigea, de toute la vitesse dont il était capable, vers le lac, où son frère, plus avisé, l'attendait déjà depuis longtemps, et où il se précipita, frissonnant encore d'épouvante et exprimant cette terreur par une succession de petits cris aigus et aussi douloureux que si la griffe et la dent des panthères eussent entamé sa rotondité.

Je crois pouvoir affirmer que, pour ce jour-là, le pauvre animal en avait assez de la terre ferme.

Rhino se montra plus courroucé et plus féroce à l'égard des deux dernières vaincues qu'envers toutes celles qui les avaient précédées, soit qu'il les regardât plus spécialement comme des intrues sur son propre domaine, soit qu'il se fût constitué et se considérât comme protecteur général de toute l'hippopotamie. Il était évident que, tout en s'arrogeant le droit de taquiner lui-même les hippopotames, il ne souffrait jamais que d'autres bêtes

les molestassent le moins du monde. Quant aux panthères qu'il tenait actuellement au bout de sa corne, il les lançait en l'air à une hauteur prodigieuse, les foulait aux pieds et trépignait dessus avec une rage et une fureur incroyables, en faisant retentir les échos de ses fanfares belliqueuses et courroucées.

Et, pendant tout ce temps, même au milieu de ses plus féroces démonstrations, il trouvait des sons et des marques d'amitié d'une excessive tendresse pour moi.

Mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'est qu'il semblait reconnaissant de ce que j'avais fait pour son protégé ; il venait, s'arrêtant au milieu de sa vengeance, se frotter la tête contre ma poitrine, voire même contre la monture de mon fusil, comme pour le remercier lui aussi. Mais ni en cette cir-

constance, ni en aucune autre, par la suite, il ne voulut jamais s'approcher des canons.

Si par hasard il se trouvait tourné dans cette direction, c'était risible de voir avec quel empressement il se hâtait de changer de place et de se mettre hors de leur portée. Un enfant qui s'est brûlé n'éviterait pas avec plus de soin de s'approcher du feu. Si je portais mon fusil sur le bras, les canons inclinés, il se tenait soigneusement à l'arrière; mais, dès que je le tenais dans le sens opposé, il venait à moi, et j'allais à lui sans hésitation et sans encombre de part et d'autre. Il se frottait le visage contre la monture, il regardait et examinait curieusement la crosse, mais les canons, c'était autre chose, il les abhorrait.

Une fois, je les avais défaits pour les nettoyer et les avais placés contre mon arbre en attendant. Il s'aperçut de leur présence en venant à moi, et

bondit en arrière avec une précipitation des plus cocasses. J'allais souffler dedans comme dernière précaution avant de les remonter; mais, quand il vit cette extrémité qui jetait du feu s'approcher de ma bouche, d'un coup de corne furieux il les fit rouler de ma main sur le sol. Je voulus les ramasser; mais les bouches du canon se trouvant à l'avant, il posa son sabot dessus. Craignant qu'il ne leur arrivât quelque dommage sérieux, j'essayai de les prendre par la culasse. A cela il ne fit aucune objection, car c'était par les bouches et non par la culasse qu'il avait vu sortir le feu.

La seule intelligence qui lui manquait était de savoir distinguer une arme qui était chargée d'une arme qui ne l'était pas.

Mais combien d'accidents ne sont-ils pas arrivés parce que des hommes eux-mêmes ne savaient pas faire cette distinction!

Aussi, lorsque je rechargeais mon fusil, il me fallait toujours prendre le soin de me détourner de lui, car il me fallait glisser la poudre et les balles dans les canons et il n'a jamais souffert qu'en aucune occasion, je touchasse à leur extrémité.

Ce qui l'épouvantait le plus, c'était de me voir souffler dedans pour en faire sortir la fumée, et, par conséquent, exposer ma tête à leur orifice.

Alors, tout son être immense frissonnait d'une angoisse indicible : l'analyse de ses sensations et de ses impressions en cette occurence eût certes été chose curieuse, si on eût pu le faire.

Mais, tandis que nous sauvions la vie à l'hippopotame sur une rive du lac, l'ennemi en détruisait un autre sur la rive opposée. Les cris perçants de la victime nous attirèrent à elle.

Hélas! nous arrivâmes trop tard pour la sauver, mais nous pouvions la venger encore.

Cinq bêtes hideuses, rendues plus repoussantes encore par le sang dont leurs gueules, leurs pattes et leurs poitrines étaient couvertes, festoyaient déjà sur les restes d'un énorme hippopotame, au moment où nous atteignions enfin le but de notre course.

Les immondes bêtes étaient si profondément absorbées dans leur festin sanglant, qu'elles ne s'aperçurent même pas de notre entrée en scène ; affamées par cinq ou six jours de disette, peut-être, ce repas copieux était pour elles un si grand régal, qu'elles étaient tout gueule. Une seule sensation les dominait en ce moment : celle de la faim. Elles n'avaient qu'une faculté, celle de dévorer; qu'un désir, celui de se rassasier. Les masses énormes de chair fumante, qu'elles avalaient gloutonnement, était chose curieuse à voir ; à moitié étranglées par chaque bouchée, elles ne

l'avaient pas plus tôt avalée, qu'elles cherchaient avec démence à en arracher de plus grosse encore; et si l'une d'elles, dans son avidité, s'approchait trop près du domaine de l'autre, de féroces coups de dents la renvoyaient en hurlant, et la gueule empourprée se plongeait de nouveau dans les entrailles fumantes.

Je n'ai, de ma vie, rien vu de plus horrible, de plus hideux, de plus dégoûtant.

Cette fois, le capitaine ne me fit pas la politesse d'attendre que je commençasse l'attaque.

Il se jeta sur la panthère la plus proche de lui, la transperça toute entière de sa corne, et, l'arrachant des restes de l'hippopotame, dont les lambeaux pendaient à sa gueule, il la lança, se débattant, hurlant, rugissant, à une hauteur fabuleuse; il n'y avait plus à s'occuper de celle-là, si elle n'était pas tuée de la blessure, elle serait brisée de la chute.

Rhino ne paraissait pas en faire l'ombre d'un doute, car, sans se préoccuper d'elle, il se précipita sur une autre, la corne menaçante.

Aucune des quatre qui restaient ne s'était aperçu de la disparition de leur camarade. Le museau enfoncé jusqu'aux yeux dans les chairs saignantes, elles ne voyaient rien au delà du trou qu'elles y creusaient.

L'horrible bruit que faisaient leur mâchoires en broyant les chairs et les os, en suçant le sang et l'huile qui dégouttaient de chaque morceau qu'elles arrachaient du cadavre, varié de temps en temps par des grognements sauvages, dominait tous les autres bruits. Rien ne saurait détourner une panthère de sa proie. J'ai vu plus d'une fois, arrachant au feu de mon camp des tisons enflammés, les leur fourrer dans le visage et jusque dans la gueule sans qu'aucune d'elles, occu-

pée à des repas semblables, parût seulement les sentir.

Jugeant cependant qu'il était temps d'aller à l'aide du capitaine dans son œuvre d'extermination, j'enfonçai le canon de mon fusil dans l'oreille de la panthère la plus proche de moi; mais elle ne fit que se cramponner davantage à sa proie.

Je lâchai le coup : la tête vola en morceau et la panthère tomba décapitée sur le cadavre de l'hippopotame.

Celles qui restaient encore le foulèrent aux pieds, en se resserrant avec une insatiable avidité.

Ne voulant pas perdre ma poudre inutilement, je tirai mon couteau de chasse et je le plongeai jusqu'à la garde, au défaut de l'épaule d'une des panthères restantes, tandis que le capitaine Rhino jouait au ballon avec la sienne.

La cinquième alors parut se demander ce qu'étaient devenues ses compagnes; mais nous ne la laissâmes pas longtemps dans le doute, et l'envoyâmes les rejoindre.

X

Alors, je respirai, tout en n'osant espérer néanmoins que la besogne fût finie. Je sentais, comme par instinct, qu'il y avait encore des panthères dans le voisinage, et je m'étais juré de ne pas en laisser une seule vivante. Au reste, le cadavre de l'hippopotame serait une excellente amorce à cet effet, et j'attendais que le capitaine eût assez de sa partie de ballon pour nous retirer à l'écart et nous mettre à l'affût. Nul doute que Rhino n'eût les mêmes préoccupations que moi; sans quoi il eût été déjà dans le lac, occupé de se purifier du sang qui le couvrait.

Je n'ai jamais été bien au courant des dogmes de sa croyance particulière, mais, quels qu'ils fussent, la propreté en était assurément un.

Une tache de sang, une écaille de fange, suffisait à troubler sa tranquilité d'esprit d'une façon notable, et, lorsqu'il reconnaissait sur lui une tache de ce genre, il plongeait ou se frottait en toute diligence, jusqu'à ce que la cause de son malaise fût effacée.

Je jetai les yeux sur lui, et son attitude m'inquiéta : quoique en ayant fini complétement avec sa panthère, il était resté immobile, l'oreille tendue, sondant l'espace, à la recherche visible de quelque indice de l'ennemi; mais il avait beau respirer, il avait beau agiter ses oreilles comme des cornets d'acoustique, il ne sentait, n'entendait, ne voyait rien de positif; et cependant, à chaque ute, sa conduite générale m'assurait que ce

n'était pas la première fois qu'il avait vu de telles invasions, et, comme moi, il paraissait convaincu que le compte des envahisseurs était encore loin d'être complétement réglé.

En attendant une soif brûlante s'était emparée de moi et je fis signe à mon ami que je désirais bien me rendre de nouveau à la source. Il ne fit aucune objection, et jeta en s'éloignant un dernier regard alentour et sur les restes de l'hippopotame.

Ses allures étaient si singulières en ce moment, et j'étais d'ailleurs si ignorant encore de son langage naturel, de ses habitudes, de ses mœurs, que je ne pouvais le comprendre comme j'eusse compris une autre créature avec laquelle j'eusse été plus familier. Le regard signifiait assurément quelque chose, mais quoi?

Attendait-il des crocodiles ou des caïmans? cela

était possible, mais ses regards tournés vers les arbres dénotaient assez clairement qu'il s'agissait de panthères, et non de sauriens.

En prenant note de tous ces signes, j'examinais de mon côté chaque feuille pour ainsi dire, mais je ne pus rien découvrir. Enfin, nous nous mîmes en route pour rejoindre la source ; le capitaine grognant et visiblement mal à l'aise.

Qui diable l'inquiétait donc de la sorte ?

Je ne pouvais le deviner, et je me damnais, sentant que je laissais quelque chose derrière moi.

Lui aussi, le sentait, car à peine eûmes-nous fait une dizaine de pas qu'il s'arrêta, jeta un regard en arrière, et fit volte-face.

Son instinct ne l'avait pas trompé. Cette fois, ses yeux s'étaient fixés sans hésitation sur un arbre ; mon regard suivit la direction du sien, et

j'aperçus alors, accroupie sur une branche d'arbre, une panthère qui, sans s'inquiéter de nous, dévorait des yeux les restes de l'hippopotame.

Je levai mon fusil, et, une seconde après que j'avais porté la crosse à mon épaule, la hideuse créature se débattait sur le sol dans une dernière agonie.

Rhino était enfin heureux; l'animal sagace était assuré par un indice quelconque, indice qui m'échappait, que moi, homme, c'est-à-dire son supérieur en intelligence, mais son inférieur en instinct, j'ignorais qu'une panthère se trouvât encore dans notre voisinage immédiat, et pût d'un seul bond, de la branche où elle était tapie, me sauter sur les épaules. De là son inquiétude.

La panthère morte, le chemin vers la source ne fut plus qu'une marche triomphale.

Cependant, à peine avions-nous fait une centaine

de pas en avant, que d'autres sons indicateurs se firent entendre, et que Rhino hâta le pas ; il semblait croire que nous allions avoir sous peu une nouvelle affaire.

Je résolus de calmer son impatience.

Une marche au pas accéléré, dans les solitudes d'Afrique, sous un soleil de trente-cinq à quarante degrés, est une jouissance dont je me prive invariablement et par principes ; mes études cynégétiques et mes réflexions de défense personnelle m'ont prouvé qu'une marche lente, égale et soutenue, est mieux entendue pour toutes sortes de raisons ; et la première, en vertu du proverbe italien qui prétend que, qui marche doucement, marche longtemps et sainement. L'expérience m'a démontré, en effet, qu'en marchant au pas ordinaire, un homme peut faire bien plus de chemin que tel autre homme qui semble aller plus vite. Un pas

allongé, et régulièrement maintenu, ne nous cause ni fatigue, ni sueur, ni dépense inutile de respiration, ce qui, dans ces déserts, où chaque ravin cache un danger, où chaque buisson récèle la mort, où, à chaque instant, il faut jouer du fusil et du couteau de chasse, est d'une importance suprême.

J'ai vu des hommes emboîter le pas, à un degré de vitesse telle qu'ils se trouvaient, la marche à peine commencée, forcés de se mesurer avec quelques sauvages ennemis, les poumons haletants, le front et les mains ruisselants de sueur. Alors, ils ne se trouvaient pas plus en état de se servir de leurs armes que ne l'eussent été leurs vénérables grand'mères. Leur fusil vacillait entre leurs mains tremblantes, l'eau coulait de leurs fronts dans leurs yeux et les aveuglaient, et leurs doigts humides se resserraient autour de l'arme avec une

étreinte fébrile qui, seule, suffit pour gâter le tir et faire manquer le coup.

Et, en effet, ces hommes ajustaient, visaient, tiraient, mais rien ne tombait, et le danger doublait pour eux du coup qu'ils avaient manqué.

Voilà pourquoi je m'accrochai à la corne du rhinocéros qui me servait de mors pour le diriger, et le contins de toutes mes forces, afin que son pas se réglât sur le mien.

Cependant, au fur et à mesure que nous approchions, les cris, les sons, les hurlements, les rugissements devenaient plus distincts. Le capitaine piaffait comme un cheval qui entend la trompette; il voulait se lancer vers le point d'où partaient ces cris, et où nous voyions en effet s'agiter indistinctement des animaux, dont à la vue nous ne pouvions reconnaître l'espèce, mais qu'à leurs cris je crus reconnaître pour des panthères et des caïmans.

M. Rhino m'obéissait comme un cheval bien dressé, et, grâce à ces précautions, nous arrivâmes enfin au lieu du combat, frais, dispos et en bon ordre.

Jamais spectacle ne s'était encore offert à moi, pareil à celui que j'avais sous les yeux.

Le *casus belli* était évident.

La pomme de discorde n'était autre que la carcasse d'une panthère.

Il y avait sous nos yeux six combattants : quatre panthères noires et deux caïmans hideux à voir, longs de vingt à vingt-deux pieds chacun. Leurs gueules, leurs poitrines et leurs pattes, toutes couvertes du sang des panthères, dénotaient clairement que celles-ci avaient été surprises par les caïmans, au moment où elles s'occupaient de l'office tout fraternel d'enterrer les morts dans leurs estomacs.

C'était sans doute au moment où elles remplissaient en toute conscience ce pieux devoir qu'elles avaient été assaillies par les gigantesques lézards, non-seulement désireux de rendre ce même service à la défunte, mais, qui plus est, résolus de le faire.

Un combat furieux s'était engagé sur ces entrefaites, et, se griffant, se mordant, se déchirant les uns les autres avec une férocité inouïe, ils se disputaient les restes, déjà plus qu'à moitié dévorés, de cette même panthère qui avait espéré faire de moi son déjeuner quelques heures auparavant.

Les ventres des combattants étaient ouverts de bas en haut, les entrailles éparses sur l'herbe, et d'effroyables lacérations de poitrines et de flanc témoignaient éloquemment des efforts qu'avaient faits leurs sœurs pour empêcher que, même morte, elle sortît de la famille.

Elles se battaient bravement pour défendre leurs droits, mais les sauriens, soit que leur sensibilité se trouvât légitimement choquée par le cannibalisme de leurs adversaires, ou bien qu'ils fussent plus affamés que d'habitude, les sauriens de leur côté leur disputaient la victime avec un acharnement au moins égal. Cependant, les panthères se trouvaient être deux contre un, mais les caïmans leur étaient supérieurs en grosseur et en force, ce qui rétablissait l'égalité des chances et le résultat douteux.

Déjà un des deux caïmans avait une patte cassée et le flanc déchiré, mais en revanche, une des panthères, serrée pendant un instant entre les mâchoires en bec de ciseaux d'un caïman, s'était senti broyer un nombre indéfini de côtes. Une autre jouissait de la fracture d'une patte de derrière; une troisième avait tout un côté du cou

écorché à vif ; l'énorme lanière de peau arrachée pendait à terre, tandis qu'elle se démenait dans la lutte.

Les panthères combattaient pour la vie et pour ce qui la soutient ; quant aux sauriens, ils se battaient, eux, pour la seule chose qui, à leur avis, mérite la peine de combattre, l'honneur étant chez eux un point complétement mis de côté, pour la nourriture.

Tous les efforts de ces derniers tendaient à saisir et à broyer entre leurs mâchoires allongées et formidables le corps de leurs adversaires ; les panthères, de leur côté, s'évertuaient pour se tenir hors de l'atteinte desdites mâchoires, sautillant autour des sauriens comme autant de puces gigantesques, les mordant partout où leurs crocs aigus pouvaient pénétrer, encore ces parties molles étaient-elles dures et difficiles à entamer. Attaquer

les sauriens de front, c'était chose dangereuse; les attaquer par derrière ne valait guère mieux. Leurs longues queues flamboyantes portaient des coups dont un seul eût suffi pour briser les reins d'une douzaine de panthères. Tout ce que ces dernières pouvaient faire était de les mordre sous le ventre chaque fois que l'occasion s'en offrait.

Tout en combattant, les caïmans avaient entraîné vers le lac la carcasse, prix et objet de la lutte, mais les panthères la leur arrachèrent par des efforts désespérés et la retinrent sur le bord. Une fois dans l'eau, c'en était fait des panthéres; leurs antagonistes au contraire, étant amphibies, trouvaient dans cet élément leurs forces principales. En attendant, les hurlements et les cris étaient effrayants à entendre, mais jusque-là, il y avait plus de bruit que de besogne. Enfin, un mou-

vement désastreux de la part des crocodiles donna l'avantage aux panthères.

L'un des sauriens avait saisi une panthère et s'efforçait de la broyer entre ses formidables mâchoires, mais chez ce monstre, la mâchoire inférieure n'ayant pas d'articulations proprement dites, celle de dessus se lève et retombe comme le couvercle d'une boîte, souvent en long.

Au moment où le saurien se préparait, comme il le croyait, à croquer sa prise, son confrère, par un coup de queue aussi énergique que maladroit, envoya rouler la panthère menacée à plus de vingt pas desdites mâchoires, et la queue infortunée l'y remplaça d'elle-même. Les mâchoires se rejoignirent instantanément, et des rugissements de douleur racontèrent aussitôt aux échos la lugubre catastrophe. La queue retranchée était restée sur la terre sans lien aucun avec le corps auquel elle

avait appartenu, tandis que son ex-propriétaire, lésé, privé d'une façon inattendue de ses services, devenait une proie facile pour ses adversaires, son arrière-garde se trouvant sans défense. Les panthères redoublèrent d'énergie, livrèrent un dernier assaut, et trois minutes après, le dernier saurien se trouvait définitivement hors de combat, les flancs et l'abdomen palpitant sous de cruelles déchirures par où la vie s'échappait à flots.

Les panthères avaient réglé le compte des sauriens, c'était à nous, maintenant, de régler le compte des panthères.

Jusque-là, j'avais retenu le capitaine, mais maintenant je lui criai en avant de la voix et du geste.

Au reste, la besogne était des plus faciles à accomplir ; une des panthères avait les reins cassés, et toutes les autres se trouvaient plus ou moins avariées. Je commençais à croire que j'en avais

fini, du moins pour ce jour-là avec ces horribles brutes, quand le capitaine jeta un coup d'œil vers les arbres, fit entendre une fanfare assourdissante et se précipita vers l'arbre qui m'avait servi de domicile la nuit précédente, comme s'il voulait l'arracher du sol par les racines.

Deux autres panthères étaient installées dans ma chambre à coucher, c'est-à-dire sur la branche où habituellement je perchais pour la nuit.

Ce fut à mon tour de me fâcher; mais, comme je ne voulais en aucune sorte voir démolir ma maison, avant que le terme pour lequel je l'avais prise fût expiré, je prévins Rhino dans son œuvre de vengeance, et levant mon fusil, je fis feu.

Sur mon coup double, toutes deux tombèrent comme des masses; toutes deux étaient repues jusqu'à la gorge, ayant sans doute festoyé à satiété sur leur sœur défunte.

Quand le capitaine et moi nous retournâmes au lac de l'est, nous trouvâmes que les cinq panthères que nous avions laissées gisant sur le sol avaient disparu, tirées probablement dans le lac par les crocodiles.

En revanche, trois panthères avaient attaqué un jeune caïman ; elles achevaient de le dévorer au moment où nous arrivâmes sur les lieux.

Nous nous empressâmes, le capitaine et moi, d'ajouter ce trio au nombre des tuées, ce qui faisait en tout dix-neuf pièces de gibier mises à bas avant le déjeuner. Après avoir mangé et pris quelques instants de repos, le capitaine, selon son habitude, savourant son bain dans les eaux du lac, et moi étendu sur ma branche, nous reprîmes notre chasse, et, avant le coucher du soleil, nous avions tué huit autres panthères, vingt-sept en tout.

J'étais content de ma journée, mais je ne crois pas que le capitaine le fût également de la sienne. Il semblait souhaiter que chacune des feuilles des immenses acacias qui nous ombrageaient fût une panthère, et qu'il les détruisît toutes.

Mais, quoi qu'en pensât le capitaine Rhino, ce jour mémorable n'en fut pas moins un jour de ripaille pour les caïmans, de triomphe pour moi, et de mort pour les panthères.

LE LION

PÈRE DE FAMILLE

I

Les livres et les récits des voyageurs sont pleins de témoignages de la force immense du lion, et comment le roi du désert jette sur son épaule, et emporte au grand trot, des animaux plus pesants que lui-même pour en faire le souper de sa femelle et de ses petits.

Un seul animal est traîné par lui, on ne sait pourquoi, et c'est en général à ce traînage, qui laisse une trace ensanglantée, que le lion dénonce son repaire. Cet animal, le plus petit, nous dirons

presque le moins lourd de ceux dont il fait sa nourriture, est le mouton. Aussi, les Arabes, peuple à la fois poétique et positif, qui cherchent une raison à toute chose, expliquent-il cette bizarre anomalie du mouton traîné et du bœuf emporté par une légende pleine de caractère.

« Un jour, un lion causait avec un tigre : c'étaient deux magnifiques spécimens de leur espèce, et, si le lion était le roi du désert, le tigre en était le vice-roi.

» Chacun vantait sa force, et peut-être augmentait encore en paroles la puissance que la nature lui avait donnée en réalité.

» — Pourrais-tu prendre un taureau à la gorge, le jeter sur ton épaule, et t'en aller au galop avec lui ? demanda le tigre.

» — Avec l'aide de Dieu, je le ferais, répondit le lion.

» — Le tigre fit la même question pour la girafe, pour le cheval, pour le zèbre, pour l'antilope, et, à chacune de ces questions, le lion répondit religieusement, comme il avait déjà fait :

» — Avec l'aide de Dieu, je le ferais.

» — Il va sans dire, alors, que, s'il s'agissait du mouton ?... demanda le tigre.

» — Parbleu ! dit le lion, oubliant de faire pour un si frêle animal l'invocation céleste qu'il avait faite pour les autres.

» Mais, qui fut bien étonné, au premier mouton qu'il égorgea et qu'il voulut enlever de terre ?

» Ce fut le lion, qui n'en put jamais venir à bout, et qui fut obligé de le traîner jusqu'à son repaire.

» Allah punissait ainsi, à la fois, et sa fatuité et l'oubli de ce qu'il devait à son Créateur. »

— Voilà pourquoi, dit l'Arabe, le lion enlève

hardiment tous les animaux, mais est obligé de traîner le mouton, la brebis et même l'agneau.

J'ai eu souvent à rectifier ces contes populaires qui attribuent au lion, au tigre et aux autres animaux féroces, une puissance fabuleuse que je n'ai jamais rencontrée chez eux.

Il y a, en effet, une classe de voyageurs qui, ayant peu de temps à consacrer à la recherche de la vérité, adoptent et répètent toutes les histoires qu'ils ont recueillies chez les natifs, non pas dans la mauvaise intention de tromper les autres, mais parce que, trompés par les indigènes, ils y croient eux-mêmes. C'est cette classe de voyageurs qui résout tous les problèmes de doutes que soulèvent leurs récits par cet aphorisme : *Il est plus facile de le croire que d'y aller voir.*

Moi-même, j'ai été victime de cette erreur que le lion pouvait, au dire des naturels, porter un bœuf

ou un cheval sans courber la tête. Mais, depuis, soit que le lion m'ait jugé indigne d'exécuter de telles prouesses devant moi, soit que, le jour où j'ai étudié les mœurs du roi des animaux, il fût dans ses moments de paresse, je ne puis dire avoir rien vu qui confirme sous ce rapport les récits des voyageurs et les gasconnades des natifs.

Assis autour d'une table ronde de teek d'Afrique, comme de joyeux grillons autour du foyer, et comme si nous avions assuré notre vie pour mille ans, quoique nous dussions nous trouver en face des Cafres avant le déjeuner, si toutefois déjeuner il devait y avoir, nous fumions nos cigarettes en paix et avec d'autant plus de délices, que ces mêmes cigarettes étaient un cadeau que nous avaient fait, avant de partir, de charmantes dames du Cap.

Et, comme je viens de parler de Cafres, et que je

n'aime rien laisser dans l'obscurité, je vous dirai que les Cafres avaient fait une razzia sur le bétail des colons hollandais, et que nous étions à la poursuite du bétail et des Cafres.

Hans-Nell, le directeur du mess, était venu nous dire avec son sourire narquois, dans son langage aux trois quarts hollandais, et au quart anglais : « Point de vache, point de lait. »

Ce à quoi nous avions répondu :

— Comment, pas de vache, pas de lait! Que voulez-vous dire, Hans?

— Je veux dire que la laitière a cherché sa vache noire par-ci, sa vache rousse par-là, le reste du troupeau partout, sans en trouver la moindre trace. Ce sont ces satanés Cafres qui ont tout enlevé.

Chez nous, l'homme qui prend ce qui n'est pas à lui est fourré en prison; mais, là nous n'avions une prison ni assez grande ni assez forte pour y

enfermer les Cafres, en supposant même que nous puissions les prendre, ce qui n'est pas chose facile. Mais, à défaut de prison, nous avions coulé dans nos fusils quelques bons souvenirs en plomb, qui étaient destinés à leur rappeler les vaches.

Comme nous étions assis, soufflant la fumée, dont nous suivions la spirale qui allait en s'élargissant, passa notre bien-aimé général, qui voulut bien accepter une tasse de café à la Francatelly.

Le café, respiré d'abord, puis ensuite savouré à petites gorgées, la conversation reprit son cours, se rattachant au sujet qui avait été interrompu par l'arrivée du général.

Un de nos amis, nommé Glenlyon, était en train de faire un cours d'histoire naturelle, sur les grands *félins* et particulièrement sur les lions et les tigres.

— Est-ce vrai, Glenlyon, lui dis-je, que les lions

et les tigres sont connus pour faire un choix parmi les plus belles bêtes d'un troupeau, et, ce choix fait, pour avoir les moyens de les conduire, bon gré, mal gré, à leur repaire?

— Cela est, je vous assure, répondit Glenlyon, et je crois réellement qu'un lion entre deux âges et père de famille, est le meilleur meneur de bestiaux que l'on puisse trouver dans le monde entier. J'ai connu des hommes que l'on disait être très-habiles meneurs d'hommes, qui n'auraient jamais pu faire, et n'auraient pas même tenté ce que j'ai vu faire à un lion ou à un tigre avec une bête récalcitrante, qu'il avait choisie dans un troupeau cent fois plus nombreux qu'aucun troupeau de notre pauvre Europe. Et cependant, cette bête élue pour le festin des rois des animaux, il l'a poussée devant lui à travers les terrains les plus montueux et les plus accidentés, et l'a conduite à la

dame de ses pensées qui l'attendait pour souper avec ses petits.

Et comme nous paraissions donner quelques signes de doute.

— Je sais bien, dit-il, que cela paraît impossible; on a peine à croire à un tel fait, et cependant, car je me rappelle plusieurs exemples de bêtes qui ont disparu de tels ou tels troupeaux, sans qu'il y ait trace de lutte ni vestige de sang. L'animal absent était mis sur le compte des Cafres qui n'en pouvaient mais. Le fait est, que c'était un lion qui l'avait conduit à son repaire. Et si nous racontions à ces stupides *bons* hollandais, la façon dont leurs bêtes avaient été enlevées, ils jureraient leurs grands dieux que nous descendons au moins du baron de Cracq ou de quelque membre de la même famille.

La veille du jour arrêté pour notre expédition,

Glenlyon envoya chercher tous les Cafres des environs, et leur demanda s'ils avaient connaissance de la présence de quelque lion dans le rayon d'une douzaine de kilomètres, et surtout, de quelque lionne qui vînt de mettre bas.

Deux d'entre eux (je parle des Cafres et non des lions), appartenant à la dernière fournée des prisonniers que nous avions reçus, grimacèrent quelque chose comme un sourire et dirent qu'ils connaissaient une lionne avec des petits.

Interrogés s'ils connaissaient exactement son repaire, ils répondirent que le père, la mère et les petits devaient avoir élu domicile dans les grandes cavernes qui se trouvaient au delà des marais vulgairement nommés *les marais du diable*.

Glenlyon connaissait ces cavernes; il avoua donc que les Cafres pouvaient avoir dit la vérité, et, nous en rapportant à leur déclaration, nous nous

acheminâmes vers le but qui nous était indiqué.

Nous marchâmes jusqu'à ce que Glenlyon pensât que nous fussions assez près des cavernes pour voir toute créature qui pût y rentrer ou en sortir. Il n'y avait pas beaucoup de chance pour cette dernière éventualité ; car, si le roi des animaux y avait pris son domicile, il n'était pas probable qu'aucun de ses sujets eût été se loger si près de lui.

Tant que dura le jour, il n'y avait aucune chance que la bête royale parût. Selon Glenlyon, qui paraissait parfaitement au courant de ses mœurs, il était occupé à faire une sieste préparatoire à la reprise de ses affaires. De cette façon, nous aurions tout le temps de prendre notre café avant la tombée de la nuit, moment après lequel, pour la réussite de notre entreprise, il fallait faire disparaître toute trace de feu.

Je me couchai sur les fleurs éclatantes qui tapissaient notre lieu de halte; ce que mon ami avait appelé un buisson, n'était rien autre chose que le bras d'une forêt immense qui s'étendait au loin vers les vastes rochers derrière lesquels la caverne des lions se trouvait cachée. Chaque arbre était un Titan quatre ou cinq fois centenaire, et nous autres hommes, nous n'étions que des pygmées rampant au travers; et, comme nous en suivions la lisière, notre halte jouissait de la pleine possession des feuilles brillantes et des fleurs parfumées.

Écartant des deux côtés quelques-unes des hautes plantes parasites qui obstruaient le chemin, nous arrondîmes en un clin-d'œil un abri ravissant.

De longues lianes en gracieux festons en ornaient l'entrée; sur les côtés pendaient des fleurs, grandes, brillantes, variées, embaumant l'atmosphère;

tandis que, derrière notre grotte de feuillage, jaillissait une source d'une délicieuse fraîcheur. Son murmure formait une mélodie qui semblait une invitation à venir nous désaltérer et à baigner dans son eau si transparente nos visages ruisselants de sueur et de poussière, ce que nous fîmes à l'aide d'un seau de cuir que nous avions dans notre bagage.

II

La nuit commençait de tomber, le soleil venait de se coucher semblable à une boule de feu, laissant un demi cercle ensanglanté sur le fond du ciel. Au moment où il disparut, une troupe d'aigles sauvages déploya ses ailes et vola rapidement, en poussant des cris aigus, autour d'un rocher crénelé qui, s'élevant au loin dans sa majesté solitaire, ressemblait à une citadelle.

— Fixez vos yeux sur cette arche naturelle que forme le rocher et qui d'ici ressemble au portique de quelque vieux castel dont on vient d'ouvrir les grilles, me dit Glenlyon.

Je lui répondis que mon œil était dans la direction indiquée.

— Eh bien, me dit-il, si le lion est là, il sortira par cette arche ; il se peut même que ce soit sa dame inquiète qui se montre la première pour reconnaître le temps qu'il fait. Dans tous les cas, il est sûr qu'elle l'accompagnera jusqu'au seuil pour le voir partir et se mettre à sa besogne nocturne.

Glenlyon s'adressa à notre guide :

— Où croyez-vous, demanda-t-il, que le vieux trouve du bœuf cette nuit?

— Là-bas, près de la rivière, répondit celui-ci.

— Mais il y a loin, fit Glenlyon.

— C'est au moins à dix milles d'ici, répondit le guide, peut-être davantage.

— Apprêtons tout, dit Glenlyon, pour que nous puissions partir d'ici cinq minutes.

— Chut! fis-je tout à coup, je crois voir la tête d'un lion.

— Où donc?

— Là! dis-je en étendant la main dans la direction de l'arche.

— Ah! par ma foi, oui! dit Glenlyon; c'est la tête de madame, venue là pour examiner l'état du temps; les cris des aigles l'ont éveillée, et elle craint qu'il n'y ait pas de pot-au-feu pour demain; elle a raison de craindre, et je me charge de réaliser ses mauvais pressentiments. Ne la perdez pas de vue avant que son cher époux ne l'ait rejointe. Soyez tranquille, s'il ne vient pas de lui-même, elle ne tardera pas à l'aller chercher.

J'agis d'après sa recommandation, ne perdant pas un seul des mouvements de la lionne qui, si je pouvais m'en rapporter à la faiblesse de mon jugement, ne me paraissait pas d'humeur très-béné-

vole; mais, vu mon ignorance en ces matières, je n'osai exprimer mon opinion devant Glenlyon, naturaliste infiniment plus expérimenté que moi.

Après avoir examiné le ciel avec l'attention, et je dirai presque la science d'un astrologue, elle jeta un coup d'œil à l'entour de la forteresse où elle demeurait, fit soudain quelques pas en avant, s'avança entre les fragments de rochers épars sur le chemin, puis fit une halte, soit, comme je l'ai dit, pour examiner le temps, soit pour chercher la cause que pouvait motiver le brouhaha que faisaient les aigles au-dessus de sa tête; le tout probablement rendu compte de sa double inquiétude, elle remonta le sentier qu'elle venait de descendre, de cette démarche pesante et de ce pas lourd particulier aux animaux de carnage qui ne sont surexcités par aucun sentiment, et disparut bientôt derrière l'arche de l'angle qui conduisait à son

antre, et où j'avais, pour la première fois, entrevu sa tête, mais elle n'avait disparu que pour un instant; elle se remontra de plus mauvaise humeur encore que la première fois, s'il fallait en croire les plis de sa physionomie. Au reste, je suppose que cette physionomie était celle que doit avoir toute lionne ayant des enfants à nourrir et un mari à réveiller.

Selon l'invitation que j'avais reçue de Glenlyon, je ne perdais pas un mouvement de l'animal, et lui répétais religieusement la gymnastique à laquelle il se livrait.

Lui, pendant ce temps, examinait avec le plus grand soin sa carabine à deux coups.

— Bon ! dit-il, le lion dort toujours, la lionne va le réveiller, et elle ne tardera pas à le pousser hors de son domicile. Vous devez savoir que toute femelle éprouve un malicieux plaisir à déranger

votre dernier somme, femme, sœur ou tante, et même n'avez-vous pas remarqué que, dans une auberge, la fille qui vient vous réveiller, carillonne deux fois plus fort à votre porte que si c'était le garçon qui fût chargé de ce soin? Je jurerais qu'il en est de même dans le ménage de Leurs Majestés Léonines; seulement, si, d'ici à deux minutes, l'auguste dormeur n'a pas quitté son lit, Sa Majesté la lionne va se fâcher et rappeler rudement à son devoir le négligent pourvoyeur de la famille. Prévenez-moi dès que vous le verrez apparaître sous l'arche, où il bâillera, probablement à se disloquer la mâchoire, et se tirera les membres, grondant contre celle qui aura troublé son repos.

On eût dit que mon ami, comme Androclès, avait vécu dans la familiarité des lions, tant il était au courant de leurs mœurs domestiques, et tant il

m'avait prédit d'avance la scène qui allait se passer sous nos yeux.

En effet, la tête du lion se montra presque instantanément à l'angle d'un rocher, et ses mâchoires s'ouvrirent pour un tel bâillement que l'on eût cru qu'elles ne se refermeraient jamais. Tout à coup il fit un pas comme si on l'eût poussé par derrière, puis il se remit à bâiller, à se décrocher la mâchoire, et allongea démesurément ses pattes.

Il allait se laisser aller à un troisième bâillement, lorsqu'une nouvelle poussée lui fit faire un bond en avant.

Cette fois, sa patience était à bout, car il se retourna vivement et lança un coup de gueule auquel échappa l'animal invisible qui causait son irritation, ses mâchoires se refermèrent dans le vide avec un bruit qui parvint jusqu'à nous.

— Illitchy, dit Glenlyon, tu vas surveiller ce

paresseux, il ne me paraît pas assez pétulant pour que tu le perdes de vue. Tout Cafre sait ce que c'est que de suivre une piste, et je n'ai pas besoin de te recommander de te mettre à bon vent.

Illitchy secoua la tête de haut en bas, ce qui voulait dire qu'il avait parfaitement compris.

— La nuit est noire, continua Glenlyon, il faudra, pour ne point nous perdre, imiter, en manière d'appel, le cri d'un jeune caïman.

Illitchy fit aussitôt entendre un cri douloureux et aigu, pareil au vagissement d'un enfant à l'agonie, et cela avec tant de vérité, que je ne pus m'empêcher de frissonner, comme si j'avais écrasé sous nos pieds un enfant qui venait de naître.

— Bravo, dit Glenlyon. Je vois que tu sais ton affaire, Illitchy; en renouvelant de temps en temps ce cri, nous serons sûrs de ne pas nous perdre dans les ténèbres. D'ailleurs, de temps en temps,

la lune percera les nuages, et nous permettra de nous entrevoir dans l'obscurité.

Illitchy parti, nous quittâmes notre délicieux affût, nous avançâmes en silence, et, après dix minutes, Glenlyon, à son tour, fit le signal dont il était convenu avec notre guide.

Je n'y pensais plus, et je tressaillis de surprise. Glenlyon rit tout bas, mais de bon cœur; seulement, tout en riant, il me fit de la main signe d'écouter. Ce même cri d'angoisse lui répondit, et je sentis de nouveau, malgré moi, un frisson courir dans mes veines.

— Tout va bien, me dit mon compagnon; nous sommes dans le bon chemin; seulement, il faut appuyer à droite, c'est par là que le seigneur lion conduit Illitchy, il ne faut pas nous éloigner de lui, avant que nous soyons sûrs de la direction qu'il va prendre.

Grâce au cri du jeune caïman, que nous renouvelions de dix minutes en dix minutes, nous ne nous éloignâmes pas de notre guide; bientôt le cri se rapprocha de nous, quoique de plus en plus faible. J'admirais l'intelligence avec laquelle se faisait l'échange de ces cris; la brise nous apportait des vapeurs marécageuses, indice du voisinage de terrains inondés, où il était assez naturel de soupçonner la présence des crocodiles: leurs cris ne pouvaient donc éveiller les inquiétudes du lion.

Le Cafre reparut.

— Eh bien, demanda aussitôt Glenlyon, sommes-nous encore loin de nos bœufs?

— A cent pas à peine, répondit le Cafre; voyez ces arbres, ils sont de l'autre côté.

— En ce cas, mettons-nous à la file les uns des autres, et d'abord, attention aux armes.

Chacun de nous passa l'inspection de son fusil ou de sa carabine.

— Tout va bien, répondîmes-nous à demi-voix.

— Alors, préparons nos lorgnettes de nuit, répondit Glenlyon, il s'agit d'escalader cette butte, là, entre les grands arbres. Marchons à pas de chat, et prenons garde, s'il y a des singes dans les environs, de les déranger, car ils donneraient l'alarme. Illitchy, donne à ce gentilhomme des leçons de marche muette ; une fois sur la colline, nous pourrons nous y asseoir, et, pendant une heure au moins, surveiller le lion tout à notre aise ; il lui faudra bien une heure pour détacher un des animaux du troupeau, et le faire passer par la brèche que nous voyons là, à notre droite.

Nous suivîmes notre chef de file, qui marchait léger comme un sylphe, quoiqu'il eût six pieds de haut, et pesât plus de deux cents livres.

Arrivés à la colline, il fallut la gravir. Le sol était sablonneux et s'éboulait sous nos pas; mais nous y parvînmes en nous aidant des branches de frêne qui poussaient en abondance jusqu'au sommet.

Bientôt nous distinguâmes quelque chose d'extraordinaire dans la savane qui s'étendait au-dessous de nous. Le troupeau avait été averti de l'approche du lion par les bœufs qui sont toujours placés en sentinelle autour du grand troupeau, et ces sentinelles avaient sans doute découvert leur ennemi, pendant qu'il se glissait à travers la brèche, qui coupait la crête du terrain sur lequel nous étions postés.

En effet, le lion était en vue. Il faisait le tour du troupeau, qui commença d'abord, dans sa terreur, à s'éparpiller follement de tous les côtés, mais qui, peu à peu, se réunit en une masse compacte

Les pauvres animaux savaient, aussi bien que le lion, qu'une fois le troupeau massé, les taureaux se placeraient au premier rang du cercle pour protéger leurs femelles. Comme le troupeau était nombreux, cette manœuvre ne fut bien accomplie qu'au bout d'un certain temps. Pendant ce temps, le lion faisait le cercle autour du troupeau, avec une allure singulière, tantôt au pas, tantôt au trot; il fixait ses yeux sur le premier rang, et les jeunes taureaux, qui n'osaient le regarder en face, se retournaient, lui présentant la croupe et le regardant avec un œil d'angoisse en tournant la tête par dessus leur épaule.

En même temps, signe de la frayeur à laquelle ils étaient en proie, des flots d'écume blanchissaient leur poitrail.

Au milieu de la masse, au-dessus de laquelle montait une vapeur sortant de toutes ces poitrines

haletantes, je vis un grand mouvement que je ne pus m'expliquer.

— Que font-ils donc? demandai-je à Glenlyon.

— Ils se préparent, me dit-il, regardez. Tous les vieux taureaux se dirigent vers cette partie de leur masse qui est en face de la brèche. C'est là qu'ils réunissent leurs forces, c'est dans cette direction qu'ils se préparent à un combat. Chaque fois que des bœufs sauvages sont sur le point de prendre une résolution vigoureuse, ils frappent le sol du pied, comme vous allez l'entendre : le plus vieux du troupeau, le chef, le patriarche commence, les autres font comme lui, afin qu'il comprenne qu'ils sont prêts.

Aujourd'hui, il y en a peu qui refuseront de lui obéir, car ils savent qu'il n'y a que l'union qui puisse les sauver du danger qui les menace. Le chef a déjà reconnu que la brèche est une issue

favorable pour la fuite, et il frappe du pied; l'entendez-vous?... pour faire comprendre aux plus résolus qu'ils aient à le rejoindre. Ceux-ci s'ouvrent un chemin comme ils peuvent à travers la masse, dès qu'ils seront groupés près du chef, les jeunes taureaux se placeront sur deux rangs pour protéger les vaches qui resteront au centre.

La manœuvre annoncée par Glenlyon s'accomplit exactement.

— Croyez-vous qu'ils pourront s'échapper? lui demandai-je.

— Cela est impossible à prévoir, me répondit-il. Le lion, s'il a quelque expérience, sait ce qu'il a à faire, et jusqu'au dernier moment, il peut s'opposer à la fuite du troupeau; mais s'il prend mal ses mesures, si le signal est donné, si cette masse énorme parvient à s'ébranler et à prendre une direction, rien ne pourra plus l'arrêter.

— Mais, dis-je, si le lion veut barrer le passage?

— Il sera écrasé sous les pieds des taureaux; il faut donc qu'il arrête le troupeau avant que l'impulsion lui soit donnée; mais, de toute façon, sa proie ne lui échappera pas. Si les taureaux fuient, il choisira celui qui lui conviendra parmi les fuyards; s'il parvient au contraire à arrêter le troupeau et à le fasciner, il pourra faire son choix. Moi, mon avis est qu'il s'arrangera de manière à avoir une très-belle bête; à l'air maussade de son épouse, lorsqu'elle l'a envoyé en quête, il est probable qu'elle ne se contentera pas d'une vieille vache coriace; son appétit lui dit que la chair d'un jeune taureau, plus tendre et plus savoureuse, fera mieux l'affaire de son estomac, et ira mieux aux faibles crocs de ses lionceaux.

— Je ne puis comprendre, dis-je à Glenlyon, comment un seul animal, fût-ce un lion, peut

avoir l'influence d'arrêter un troupeau si nombreux que l'est celui-là, si ce troupeau est résolu de le charger.

— Je me suis dit longtemps ce que vous vous dites, reprit Glenlyon, mais l'expérience m'a appris que je me trompais; d'après ce que je vois de notre lion, je crois que nous allons assister à une scène de magnétisme. Décidément, ce lion n'est pas un imbécile, quoiqu'il ait tout à l'heure eu l'air d'un sot, lorsqu'il s'est senti pincé à la fesse par les crocs de madame son épouse; au reste, j'imagine que nous aurions l'air tout aussi penauds que lui, si une femme nous assaillait, nous aussi, tout à coup par derrière. Mais, attention, le spectacle va commencer. Voici les vieux taureaux rassemblés; ils délibèrent et la délibération ne sera pas longue.

— Ah! par exemple! m'écriai-je, si le lion

peut maintenant les empêcher de charger, je consens à manger le lion lui-même de son premier à son dernier morceau !

— Pas de vœux téméraires, mon ami, dit Glenlyon, Jephté en a fait un, il s'est repenti de l'avoir fait, et, si vous teniez le vôtre, vous pourriez bien être forcé tout à l'heure de vérifier si la chair du lion est d'une digestion facile ; quant à la façon dont le nôtre s'arrangera pour arrêter la charge qui le menace, c'est ce que je ne puis vous dire, mais, n'importe comment, il l'arrêtera.

— Mais si c'est matériellement impossible ? insistai-je.

— Eh mon Dieu ! Je connais ce raisonnement là, et bien d'autres encore ; quand nous parlons, nous autres, ce sont des mots, les lions ne disent rien, mais ils agissent ; décidément je donne ma confiance aux lions.

III

Le troupeau avait serré ses rangs et formait une masse confuse; mais, au bruit fait par le chef qui frappa du pied d'une certaine manière, toutes les têtes retournèrent du même côté, c'est-à-dire du côté où les vieux taureaux étaient réunis et précisément en face de la brèche. Tous, oreilles droites et cornes en l'air, attendirent le signal.

Le chef, complétement immobile, semblait inspecter toute cette masse afin de savoir si chacun était prêt à le suivre. C'est en ce moment que le lion fit son apparition sur le devant de la co-

lonne, pareil à un général qui passe une revue; s'arrêtant devant chaque bête, mais plus longtemps que devant aucun autre, devant l'animal qui paraissait avoir le commandement en chef de la troupe. Pendant ce temps, à l'aide de ma lunette, je voyais le taureau relever la tête, tandis que des tourbillons de vapeur sortaient de ses naseaux comme de la cheminée d'une machine.

Toute la ligne parcourue, le lion poussa le rugissement le plus effroyable que j'aie jamais entendu; il le répéta une seconde fois, et toute cette masse exhala une telle quantité de vapeur (expression de son angoisse), qu'une espèce de nuage flotta au-dessus d'elle.

Glenlyon se pencha vers moi.

— Eh bien, me demanda-t-il, connaissez-vous maintenant la puissance du lion?

L'étonnement m'avait rendu muet; je suivais

tous les mouvements du lion qui passait orgueilleusement devant la colonne, regardant en face chaque taureau épouvanté.

Alors, Glenlyon me toucha le bras et me dit à voix basse :

— Attention ! le lion vient de faire son choix.

Et en effet, après un pause de quelques secondes devant un des taureaux, le lion recula d'un mètre, frappa le sol de sa griffe et poussa un troisième rugissement.

Le taureau auquel s'adressait cette sommation fit, comme malgré lui, un pas en avant, mais se rejeta aussitôt en arrière.

Cette désobéissance à ses ordres ne faisait pas l'affaire du lion ; il frappa une troisième fois la terre de sa patte, et s'accroupit comme pour s'élancer ; puis, l'œil fixé sur sa proie, il attendit l'effet de sa menace. Le pauvre animal comprit

qu'il fallait obéir au tyran ; et, les jambes tremblantes, il sortit des rangs, se rapprochant du lion qui reculait devant lui, l'encourageant en lui cédant du terrain. Au bout de dix minutes, il était complétement séparé du troupeau, et isolé devant la brèche par laquelle le lion voulait le faire passer.

— Maintenant, dit Glenlyon, le lion sera plus longtemps à rentrer chez lui qu'il n'a été à venir ici : tout en se laissant conduire, le taureau va lui faire faire quelques détours, et nous aurons tout le loisir de les rejoindre ; restons ici quelques instants, ce sera chose assez curieuse pour vous, que de voir comment tout le troupeau affolé va reprendre ses sens.

Et nous quittâmes des yeux le taureau et le lion, qui, au reste, déjà avaient franchi la brèche, pour fixer de nouveau nos regards sur le trou-

peau. Son chef resta dix minutes sans oser faire le moindre mouvement. Tant qu'il resta immobile, personne ne bougea.

Bientôt quelques jeunes taureaux témoignèrent leur impatience; mais un coup de corne les faisait aussitôt rentrer dans l'ordre; enfin le roi du troupeau avança d'un pas, prêta l'oreille, et ne voyant plus aucun sujet d'alarmes, frappa du pied, fit un à-gauche, partit au galop suivi de toute la masse qui s'ébranla immédiatement après lui. Aussitôt, taureaux jeunes et vieux, vaches et génisses s'éloignèrent au galop dans la savane où elles disparurent dans la direction opposée à celle qu'avait prise le lion et le taureau, ne s'inquiétant pas le moins du monde du destin de la malheureuse victime, si facilement abandonnée aux souffrances qu'elle allait subir sur le chemin de la mort.

C'est ainsi que va le monde. Chez les animaux comme chez les hommes dont ils ont probablement pris exemple, on s'inquiète peu que les autres subissent les douleurs auxquelles on a échappé.

— Illitchy ! cria Glenlyon.

Illitchy dormait avec la plus parfaite indifférence. Le lion aurait pu dévorer tout le troupeau, taureaux, vaches et génisses, sans qu'il s'en préoccupât un seul instant.

Un verre d'eau-de-vie lui fut mis sur les lèvres. C'était le bon moyen de lui faire ouvrir rapidement les yeux. L'eau-de-vie était la clef de son esprit. Aussi s'empressa-t-il d'en demander un second verre que nous nous empressâmes de lui refuser, en lui en promettant trois à sa rentrée au camp. Moyennant cette promesse, il nous fut acquis corps et âme. Jamais, avec une pareille espérance,

tout notre prisonnier de guerre qu'il était, il n'eût songé à nous quitter. Et Dieu sait si la chose lui eût été facile ce soir-là. Au reste, dès que les Cafres étaient assurés que nous ne les mangerions pas, — ils nous croyaient tous cannibales, — ils ne demandaient pas mieux que de vivre avec nous. Le confort matériel qu'ils rencontrent dans un camp européen est plus que suffisant pour leur faire oublier cette existence du désert, libre, mais pleine de privations, et une fois que ces sauvages avaient fait notre connaissance, il était impossible de nous débarrasser d'eux. Au reste ils amusaient nos soldats, qui les trouvaient si drôles et si amusants, qu'ils n'avaient pas le courage de les chasser de leurs tentes.

Au bout d'une demi-heure nous avions rejoint le lion. La chose n'allait pas toute seule, le taureau était jeune et plein de forces, il ne se laissait

conduire qu'à contre-cœur et ne paraissait pas avoir la moindre confiance dans le lion. A chaque instant il essayait de fuir, mais avec un simple crochet son ennemi l'arrêtait court, et ses crochets pour rejoindre le troupeau étaient des efforts parfaitement perdus. Au reste, pour faire obéir le taureau, le lion n'avait qu'à faire une démonstration menaçante, ramper ou trotter pour lui couper la retraite, ou fixer sur lui son terrible regard. Ce regard suffisait pour faire comprendre au taureau l'inutilité de sa résistance.

Une fois cependant, le pauvre animal fit une tentative désespérée pour échapper à cette terrible conduite, il venait de gravir une pente d'une demi-lieue à peu près, et arrivé au sommet de cette élévation, il y avait trouvé une de ces nappes d'eau que l'on rencontre souvent dans l'Afrique méridionale, espèce de mare, d'étang, de lac qui-

lorsque les rives en sont couvertes d'arbres, sont peuplées de caïmans, d'alligators et de rhinocéros. Livré à son propre instinct, jamais une pièce de bétail n'approchera de la terrible flaque d'eau, mourût-elle de soif. Mais notre taureau sentait bien que rien ne pouvait aggraver le danger qu'il courait et le sort dont il était menacé, et au lieu d'appuyer à gauche, c'est-à-dire dans la direction que voulait lui imposer le lion, il s'élança dans le lac en soulevant autour de lui un nuage d'écume.

Je crus d'abord que le lion allait se jeter dans le lac après lui.

Mais Glenlyon secoua la tête.

— Attends, dit-il, notre taureau n'est pas encore sauvé de ce coup-ci. Le lion connaît trop bien son métier pour risquer d'attraper un rhume quand la chose est inutile. Il le fera sortir de l'eau comme il l'a fait sortir du troupeau.

Et en effet, le lion avait en quelques bonds fait le tour du lac ; et, comme un cavalier galant à la dame de ses pensées, il était prêt à lui offrir la patte pour l'aider à prendre terre. Le taureau avait beau changer de direction, tenter d'aborder à un endroit ou à un autre, son ennemi était toujours devant lui. Enfin, deux fois le sol retentit sous la patte du lion, puis il recula comme il avait déjà fait, et le taureau entraîné par son formidable magnétiseur, sortit du lac tout vacillant. Le lion se dérangea pour le laisser passer, puis il recommença de le pousser devant lui avec la même facilité qu'auparavant.

Le pauvre taureau me faisait tant de peine que je fus sur le point de me précipiter de l'autre côté de l'étang et de tirer la bête fauve au risque du danger que j'eusse couru moi-même.

Genlyon m'arrêta par le bras.

— Patience, dit-il, et ne brusquons pas les événements ! voilà le voyage qui touche à son but. Si nous tuons le lion ici, ce sera le diable pour venir à bout de la lionne. Nous n'arriverons peut-être pas à la faire sortir de sa tanière, et nous n'avons pas de torches pour l'y aller chercher. Peste ! on ne tire pas un lion comme on attrape une puce, ou l'on risque de ramasser une mauvaise affaire. Du sang-froid : lorsque monseigneur lion aura amené sa proie devant sa porte et que madame son épouse sortira pour jeter son coup d'œil sur le gibier qu'il lui amène, je saurai bien choisir le moment de faire à leur adresse un dénouement convenable. Si je manque alors mon coup, réparez ma maladresse en ne manquant pas le vôtre, mais veuillez vous souvenir une fois pour toutes que le lion est un animal qu'on n'attaque pas de près impunément, et celui dont le pouls bat 80 fois au lieu de

65 à la minute, n'est pas en état de lui tenir tête. Comptez donc les battements de vos artères et dites-moi ce que vous en pensez.

— Quant à moi, je dois dire que l'on eût pu entendre le bruit que faisait le choc des battements de mon cœur contre ma poitrine.

Je secouai donc la tête en disant à Glenlyon :

— Vous avez raison, mon cher ami, je ne ferai jamais un bon chasseur.

Quant au taureau, toute sa force était brisée, et il n'opposait même plus l'ombre de résistance. Il était résigné à son sort. Pas plus que l'ennemi qui le conduisait au supplice, il ne se doutait de notre présence et par conséquent du secours qui le côtoyait sous la forme de trois anges gardiens qui veillaient sur lui. Le Cafre était aussi ému que moi, et, comme moi, il avait été près de courir au secours du taureau, lorsque Glenlyon,

fort heureusement pour nous, probablement, nous avait arrêtés. Il est vrai que maintenant je mesurais la grandeur du danger que ma folie m'avait fait courir, et que m'ayant vu serrer la main de mon ami en signe de remerciement, il me dit dans son patois :

— Glenlyon grand prophète, lui tuer beaucoup de lions, lui a sauvé le pauvre Cafre, Glenlyon grand prophète.

Inutile de dire que les Cafres donnent le nom de prophète à tous ceux dont ils admirent la supériorité.

Nous avions quitté le lac depuis trois quarts d'heures à peu près lorsque nous arrivâmes aux roches dont nous étions partis.

Le taureau baissait tristement la tête, ne sachant plus où il allait, avançant sans cesse, mais obéissant toujours aux ordres ou plutôt aux signes de

son conducteur. Arrivé au pied des roches le lion poussa un rauquement dont toute la montagne retentit. A ce bruit plus terrible que celui des tonnerres, le taureau tomba sur ses genoux.

En même temps, la lionne, appelée par le cri de son époux, bondissait hors des rochers pour voir la proie que son époux lui amenait.

A la vue de ce second ennemi, le taureau recula instinctivement, mais le lion l'arrêta court par un rugissement.

La pauvre bête était ruisselante de sueur, et poussait des beuglements si lamentables que je me sentais peu à peu repris de ma sotte envie d'aller chercher querelle au lion.

Le Cafre se prit à pleurer.

Mais la main de Glenlyon était sur mon épaule.

— Examinez avec attention vos batteries, dit-il, qu'Illitchy en fasse autant, vous êtes tous deux

trop émus pour tirer juste, mais j'aurai peut-être besoin de vos fusils, tenez en outre vos couteaux de chasse à la main au cas où je briserais ma lame, le moment est venu de mettre fin aux tortures du malheureux taureau : aussitôt que les deux têtes des lions seront sur le même plan, je ferai feu, passez-moi aussitôt votre carabine et rechargez la mienne, une charge et demie de poudre et un lingot comme vous m'avez vu faire, n'oubliez pas une charge et demie.

Puis, jetant un regard au ciel :

— Et maintenant, dit-il, à la garde de Dieu !

Glenlyon alors se détacha de nous et s'approcha tellement des bêtes fauves qu'il pouvait voir briller les yeux de la lionne entre les oreilles du lion, celle-ci était restée à la même place où elle était venue à la rencontre du taureau. La carabine de Glenlyon se leva lentement et le coup partit.

Je n'entendis rien tomber et me baissai vivement pour voir sous la fumée.

— Son oie est cuite, dit le Cafre, ce qui voulait dire : son affaire est faite.

Il n'avait pas refermé la bouche que le second coup partit.

La lionne fit un bond et retomba sur les roches, se débattant et se roulant sur elle-même, tout autour d'elle les pierres volaient. Couchée sur le dos, elle battait l'air de ses griffes et faisait retentir les rochers de formidables rugissements. Ces rugissements réveillèrent les aigles, qui se mirent à crier de leur côté ; cris qui, mêlés aux rugissements d'agonie de la lionne, firent un épouvantable vacarme.

Je n'avais jamais, je crois, éprouvé pareille émotion. Je m'élançai et présentai ma carabine à Glenlyon.

Il la prit en tirant son couteau de chasse.

— Il ne doit plus avoir faim, dit-il, et je crois que l'appétit a également passé à madame son épouse.

A l'approche du chasseur, le lion fit un mouvement pour se jeter sur lui ; mais, prompte comme l'éclair, la lame disparut dans la gorge du blessé, qui ouvrit la gueule, vomit le sang, et après quelques convulsions, expira.

Quant à la lionne, elle était morte.

Glenlyon alla alors vers le taureau en me faisant signe de le suivre, la pauvre bête semblait avoir compris ce qui s'était passé et qu'elle n'avait plus rien à craindre de ses deux ennemis. Elle vint en chancelant au-devant de nous, qui, deux heures auparavant, l'eussions fait fuir ; ses flancs battaient effroyablement, on entendait à dix pas la pulsation de son cœur, et deux grosses larmes coulaient de

ses yeux. Glenlyon essuyait son couteau de chasse avec une poignée d'herbe.

— Illitchy, dit-il, conduis ce pauvre taureau à la source et fais-le boire ; sans quoi, il va tomber, et nous ne pourrons plus le relever, la nuit a été dure, allume une branche résineuse et prends garde aux reptiles.

Puis, se tournant vers moi :

— Au désert, dit-il, il faut être économe de plomb et de poudre, j'ai placé mes balles dans un bon endroit.

La terreur avait dompté le taureau sauvage, et il nous suivit au camp docile comme un chien, mais frissonnant de terreur à chaque buisson qu'il rencontrait sur sa route, le prenant pour un lion.

UNE

CHASSE AUX TIGRES

... Nous quittâmes le Coromandel sans avoir pu assister à une de ces chasses aux tigres dont Méry nous a fait de si palpitantes narrations dans ses romans indiens. Nous avions pourtant parcouru tous les lieux où avaient dû se passer les scènes d'*Héva*, et nous devons l'avouer, quels qu'eussent été notre nombre, notre courage et notre adresse, il nous eût été impossible, même avec la fameuse cage de sir Edward Klerbbs, d'accomplir les exploits cynégétiques de Gabriel de Nancy.

Le tigre, en effet, est rare dans le sud de la pres-

qu'île hindoustanique. On en rencontre quelques-uns par-ci, par-là, dans les montagnes de Gengis; encore sont-ils maigres, petits et même timides. Ils n'attaquent pas l'homme, s'enfuient quelquefois à son approche, et ne montrent les dents que lorsqu'ils sont chassés.

Il ne devait pas en être ainsi dans le Bengale, où nous devions trouver à satisfaire notre passion de chasse au tigre au delà de toute espérance.

Le *Meynam*, bateau des Messageries impériales sur lequel nous nous embarquâmes à Madras, fit son entrée, six jours après notre départ, dans l'Hougly, un des bras du Gange sur lequel se trouve Calcutta.

Il était dix heures du soir.

La marée était basse, le bateau fut obligé de stoper pour attendre le reflux, afin de pouvoir monter jusqu'à Calcutta.

Nous nous trouvions alors par le travers de l'île Saugor, à deux ou trois encablures du navire. Il faisait une chaleur torride. Assis ou plutôt couchés dans un de ces immenses siéges indiens, moitié fauteuil, moitié lit, les jambes presque verticales, formant avec le corps un angle obtus, nous faisions des efforts inouïs pour aspirer un peu d'air.

L'atmosphère était lourde comme du plomb. Un souffle tiède et nauséabond, semblable à celui qui se dégage de la bouche d'un calorifère, absorbait instantanément la transpiration de nos pores, et, chose étrange par une transpiration de 50 degrés centigrades, nous rendait secs comme de l'amadou.

Un prurit continuel, qui ne nous avait pas quittés depuis notre arrivée dans l'Inde, nous picotait comme une fourmilière.

Tout en me grattant le corps, je tombais dans une espèce de somnolence, d'où je fus arraché au

bout de quelques instants par la voix d'Édouard.

— N'entends-tu pas? dit-il. Il me semble que ça sent furieusement le tigre.

Je prêtai l'oreille et entendis fort distinctement, comme un tonnerre lointain, des mugissements sourds qui se croisaient en tous sens.

L'île de Saugor est infestée de tigres. Depuis l'établissement des railways dans le Bengale, ces animaux, effrayés de ces masses énormes qui s'avançaient dans leurs domaines avec des cris stridents, ont senti instinctivement l'impuissance de leur rage contre elles, et se sont retirés prudemment dans cette île déserte, où ils se sont pour ainsi dire retranchés comme dans une citadelle inexpugnable.

Leur nombre y est si considérable, que ce serait s'exposer à une mort certaine que d'y essayer une chasse, même avec les équipages les mieux montés.

Là, par exemple, il serait possible d'en abattre autant que Gabriel de Nancy, mais la difficulté serait de dresser la cage dans un endroit quelconque. Avant d'y arriver, on serait dévoré mille fois.

— Enfin ! reprit de nouveau Édouard, nous avons un avant-goût de la chose. Nous pouvons toujours essayer nos carabines. Il n'est pas possible que tous les tigres du Bengale se soient enfermés dans Saugor. Nous en rencontrerons bien un qui n'aura pas trouvé le chemin. Il ne nous en faut pas davantage.

Le lendemain, nous arrivions à Calcutta.

Nous séjournâmes peu de temps dans cette ville, où nous devions revenir plus tard, notre intention étant de fixer notre quartier général à Chandernagor, qui est un territoire français où nous espérions trouver des compatriotes ou tout au moins aide et protection en cas de besoin. Mais, hélas !

nous ne devions pas tarder à être désillusionnés sous ce rapport !

Nous fûmes reçus à Chandernagor par M. Courjeon, pour lequel nous avions des lettres d'introduction. M. Courjeon est un des plus grands *zémindars* du Bengale. Français d'origine et de cœur, il est devenu Anglais

Bien que n'ayant aucun intérêt sur notre microscopique territoire, il y a fait bâtir cependant, par amour de la patrie, un splendide palais où tous les Français et les étrangers de distinction reçoivent la plus large et la plus cordiale hospitalité.

Grâce à lui, si Chandernagor offre encore quelque attrait, et si les rares Français qui voyagent dans l'Inde s'y arrêtent quelque temps, c'est qu'il y a dans les façons de M. Courjeon du radja hindou et du lord anglais.

Il nous accueillit avec son faste habituel, et fit

mettre à notre disposition tout ce qui pouvait nous rendre la vie agréable dans un pays où nous étions si étrangers...

Quelque temps après, nous lui fîmes part du désir que nous avions bien avant de quitter la France, et que nous n'avions pu encore réaliser. M. Courjeon sourit comme un homme qui sait à quoi s'en tenir à cet égard :

— Vous y trouverez, nous dit-il, autant de fatigues que de dangers, et, si vous en revenez, je suis sûr que l'idée ne vous prendra plus de recommencer. Si vous y tenez, je puis vous satisfaire. Je vais vous présenter à mon frère, qui arrive des hauts, et je ne crois pas qu'il puisse se trouver quelqu'un, au Bengale ou ailleurs, qui sache mieux organiser une chasse aux petits ou aux gros animaux.

M. Courjeon jeune habite les hauts (comme on

dit dans le bas Bengale), à Comilla, pays où le tigre abonde. C'est un de ces chasseurs comme on en rencontre peu, ou pour mieux dire pas du tout.

Vivant à la façon des rois chasseurs dont parle l'histoire des peuples primitifs, la chasse est pour lui plutôt une fonction qu'une distraction. Il chasse comme d'autres fument et montent à cheval, sans plus d'émotion et de préoccupation. Il va sans dire qu'il ne brûle jamais sa poudre aux moineaux, et qu'il la réserve pour les grands animaux seulement. Son sang-froid, sa présence d'esprit, son adresse sont à toute épreuve.

Aussi ne chasse-t-il la bête fauve qu'à pied, partout où il la rencontre, sans se mettre à l'affût, sans jamais lui tendre d'embûches. Il est rare qu'il ne l'abatte pas du premier coup. En tous cas, on peut dire de lui : tigre vu, tigre mort.

C'est à un pareil amateur que nous fûmes pré-

sentés. Il s'offrit gracieusement pour organiser une chasse aux tigres en notre honneur.

Mais, comme il craignait, avec juste raison, que notre ignorance de cette chasse ne coûtât trop cher, non-seulement à nous, mais aussi à ceux qui devaient nous accompagner, il voulut la faire dans le plus complet équipage, afin de nous mettre autant que possible à l'abri du danger.

Il partit en avant pour faire tous les préparatifs nécessaires et nous donna rendez-vous au *bengalow* de Jungipour, près de la ville de ce nom, dans le Rayshahoe, où nous devions le trouver avec armes et bagages.

Nous partîmes de Chandernagor sur un *dengui*, espèce de bateau plat surmonté d'une dunette, dont on se sert pour faire les traversées entre les différentes villes et villages qui sont placés sur le Gange.

Nous embarquâmes tout ce que nous pûmes de provisions, car dans l'Inde, quand on voyage, quel que soit le moyen de locomotion, il faut se munir de tout, jusqu'à de l'eau, si l'on ne veut pas boire les eaux limoneuses du Gange ou celles des étangs dans lesquels, sous prétexte de dévotion, les Hindous se lavent du matin au soir.

Nous étions cinq : Édouard Derville, un lieutenant d'infanterie de marine, commandant les cipayes de Chandernagor, avec lequel nous fîmes depuis bonne amitié; deux officiers anglais, *gentlemen* parfaits, et moi, sans compter une foule de domestiques, comme on en a et comme on ne peut en avoir que dans l'Inde.

Nous montâmes le Gange pendant huit jours, voyageant la nuit pour éviter l'ardeur du soleil, dont la réverbération sur le fleuve est aveuglante, et nous arrêtant le jour, soit dans les ruines d'une

vieille pagode, ou dans une *chautèrie* hindoue, ou à l'ombre d'une de ces monstrueuses divinités, que l'on rencontre à chaque pas sur les bords du fleuve sacré.

La journée se passa sans incidents.

Nous mangions, nous dormions : nous voulions ménager nos forces pour le grand combat. Il n'en était pas de même la nuit. Bien que nous ne fatiguions pas plus que le jour, nous n'étions pourtant pas sans avoir des transes continuelles.

Rien ne pouvait nous échapper de ce qui se passait autour de nous.

Les ombres de la nuit étaient si transparentes qu'elles nous cachaient à peine le bleu du ciel.

Il ne faisait pas jour, il ne faisait pas nuit : c'était une de ces clartés crépusculaires comme il a en fait le jour dans les grandes cathédrales. Nous

pouvions, à notre aise, suivre de l'œil les moindres détails de l'étrange tableau qui se déroulait devant nous.

Le Gange, cette grande fosse commune du pauvre Hindou, charriait lentement dans ses flots jaunes mille cadavres dont on voyait balonner les ventres sur la surface de l'eau.

Sur ces épaves humaines, se tenaient debout, terribles et menaçants, d'énormes oiseaux de proie, attendant le jour pour mieux savourer leur festin de mort.

Ça et là, sur les bords du fleuve, brillaient les flammes des bûchers sur lesquels les Hindous de caste, assez riches pour en faire les frais, faisaient brûler les corps de leurs parents défunts.

On entendait comme des glapissements les voix sanglotantes des femmes pleurant autour des bûchers en dansant la ronde des morts...

A ces cris plaintifs se mêlaient les lugubres hurlements des troupeaux de chacals, errant de tous côtés et attendant le départ des parents pour disputer aux bûchers les restes des cadavres.

Tous ces accents divers se mariant au bruit du fleuve et aux mille voix que la nature exhale pendant la nuit, renvoyés en tous sens par l'écho, se perdaient dans le silence de la nature en un murmure confus qui inspirait un vague effroi.

D'innombrables lucioles, étoiles vivantes de la terre, montaient en tourbillon autour de nous, se répandaient en pluie sous les feuilles des arbres, ou voltigeaient isolées comme des âmes en peine, condamnées à de perpétuelles migrations. Il nous semblait que nous n'étions plus de ce monde et que, comme ces atomes de feu, nous allions nous envoler dans l'espace.

Malgré nous, nous gardions un morne silence. Le plus loquace sentait sa langue collée à son palais. On comprend alors le mutisme des Orientaux, dont l'esprit courbé sous je ne sais quelle puissance mystérieuse, propre aux contrées qu'ils habitent, est toujours plongé dans le recueillement et la méditation.

Le *dengui* s'avançait ainsi chaque nuit, comme la barque de Caron sur le noir Érèbe, et la scène ne changeait pas son ton lugubre et funéraire.

Une de ces nuits, la dernière fort heureusement de celles que nous devions passer sur ces sombres bords, notre mélancolie avait atteint un degré voisin de la terreur. Nous nous regardions comme si nous étions à la veille d'un grand danger inévitable, avec la résignation et le courage du martyr.

Tout à coup, Édouard se lève et, comme un en-

fant qui veut tromper sa peur par des éclats de rire, il cherche par quelques plaisanteries à faire diversion à l'effroi général.

— Ça commence bien, la chasse aux tigres, dit-il. Nous n'avons pas encore vu la bête et déjà nous sommes passés à l'état d'ombres. Que sera-ce quand nous aurons été croqués ?

— Ne plaisantons pas ici, répondit sentencieusement le commandant. Je n'ai pas peur de ce que je vois en chair et en os ; mais c'est faire le fanfaron que de railler avec le monde invisible.

— Vous êtes spirite, commandant.

— Si je ne l'étais pas, je serais bien forcé de le devenir ici, où non-seulement nous entendons, mais où nous voyons les âmes. Nous sommes en ce moment en si grande communication avec elles, que vous nous prenez pour elles-mêmes. Et si vous vouliez nous raconter tout ce que vous avez

pensé pendant cette nuit, vous nous apprendriez des choses dont, certes, personne sur la terre n'a pu vous entretenir. Ici, plus qu'ailleurs, ce phénomène doit avoir lieu, parce qu'ici nous sommes au berceau de l'humanité, et qu'aucune partie de la terre n'a été habitée par un plus grand nombre de générations. Nous ne pouvons faire un pas sans rencontrer un esprit, tandis qu'ailleurs, où la terre n'a pas encore été aussi peuplée, il y a de l'espace pour ceux qui ne sont plus ; ils peuvent nous éviter et ne daignent même nous invoquer qu'à force de les invoquer. Ici ils sont si nombreux, qu'ils nous entourent, nous enveloppent de toutes parts, et pas un, en passant, qui ne nous dise quelque chose. C'est ce qui forme cette confusion qui règne en ce moment dans nos esprits, au point de douter si nous sommes sur la terre, et de nous croire des ombres, comme nous venons de le

dire... Le jour commençait à poindre. Nous étions arrivés à notre destination.

Nous débarquâmes par un *gât*, escalier de marbre ou de briques, par où les Hindous descendent dans le fleuve pour faire leurs ablutions, et qui sert aussi de point d'attérage aux barques.

Le Bengalow n'était pas loin de là. Nous nous y rendîmes en fort peu de temps.

M. Courjeon nous y attendait, depuis la veille, avec plusieurs de ses amis. Tout était prêt pour la chasse. Nous fûmes d'avis unanime de partir immédiatement à la recherche du tigre.

Les éléphants, qui avaient été désarmés en nous attendant, furent amenés devant le bengalow, et équipés de nouveau en notre présence par leurs *mahouts*, aidés des *coolis*.

Les mahouts les firent d'abord plier les jambes, et placèrent sur leur dos un *haoudat*, espèce de

guérite découverte, d'un peu plus d'un mètre de hauteur, pouvant contenir de trois à quatre personnes.

Ils l'assujettirent solidement avec de fortes chaînes qu'ils firent passer plusieurs fois sur le dos et sous le ventre des éléphants.

Puis ils attachèrent tout autour les tentes, les coffres contenant les munitions et les victuailles, ainsi que les *panelles* d'eau. Ensuite, ils appliquèrent des échelles contre les flancs des animaux, et nous avertirent que nous pouvions monter.

Auparavant, nous fîmes l'inspection de nos armes.

Édouard et moi étions les seuls qui avions des carabines *à balles foudroyantes*. Quelle qu'eût été la grosseur de l'animal, s'il était touché par un de nos prejectiles, sa mort devait être instantanée ; car la balle, en éclatant dans le corps par la per-

cussion avec la peau, produit des désordres mortels.

Il n'en était pas de même des autres carabines à balles coniques avec lesquels étaient armés nos autres compagnons. Souvent le tigre, avec plusieurs balles de cette espèce dans le corps, fait des bonds aussi terribles et possède autant de force que s'il n'avait pas été touché.

Pourtant, s'il est atteint au défaut de l'épaule, quel que soit le projectile, on est sûr de l'abattre : il ne faut pas plus d'un coup pour cela. Mais tous les chasseurs ne sont pas assez adroits, ni non plus n'ont pas assez de temps pour viser juste à cette partie vulnérable de la bête.

Outre nos carabines, qui étaient nos armes principales, nous avions aussi chacun deux longues piques avec lesquelles on chasse le sanglier dans le Bengale, et un long couteau-poignard, arme

bien faible et bien insuffisante dans le cas où nous aurions été assez malheureux pour être obligés de nous en servir.

Ainsi armés, nous prîmes place dans les haoudats, quatre par quatre : trois chasseurs et un Bengali pour tenir le parasol au-dessus de nos têtes et nous passer nos armes au moment de l'attaque. Les mabouts s'installèrent sur la tête des éléphants, entre leurs oreilles qui couvraient presque tout leur corps. Ils tenaient à la main un long crochet de fer dont ils se servent pour conduire leurs montures.

Enfin, tout autour des éléphants, marchait un bataillon de batteurs chargés de découvrir la piste de la bête, et conduisant en laisse une meute de petits dogues, de la race des terriers, que l'on emploie dans certaines circonstances et à certains moments de la chasse.

Notre cortége, ainsi composé, se mit en marche.

Nous avançâmes ainsi pendant cinq jours sans rien trouver, tantôt au travers de rizières qui s'étendaient à perte de vue, tantôt au milieu de vastes plaines inondées, couvertes d'herbes et de petits arbres. Le soir, nous faisions halte pour réparer les fatigues d'une journée de marche à éléphant.

Rien de plus fatigant que ce moyen de locomotion. Les mouvement de l'éléphant sont plus rudes que les coups de tangage d'un navire sur une mer démontée, et il faut faire des efforts continuels pour se tenir en équilibre afin de ne pas passer par-dessus le haoudat.

Nous cherchions un endroit aussi favorable que possible, et nous y installions notre camp. Nous avions soin de prendre toutes les précautions né-

cessaires pour nous mettre à l'abri d'une attaque nocturne.

Le matin, nous pliions nos tentes, nous nous remettions sur nos éléphants et nous continuions notre route toujours du côté du nord-est.

Enfin, nous atteignîmes la région des *djungles*.

Ce sont d'immenses espaces remplis d'arbrisseaux épineux sur lesquels se détachent çà et là quelques bouquets de cocotiers et de palmiers sauvages et des baobabs, dont un seul suffit pour former un fourré impénétrable.

C'est ordinairement là que se tiennent les tigres; on est toujours sûr d'en rencontrer, ce qui ne devait pas tarder à nous arriver.

En effet, une matinée, vers les dix heures, nous vîmes les Bengalis de notre escorte, qui s'étaient

écartés pour chercher la piste, accourir en poussant des cris d'effroi et en se cachant sous le ventre de nos éléphants.

Nous apprêtâmes nos armes et regardâmes tout autour de nous en dévorant l'horizon de nos yeux. Nous n'aperçûmes rien. Les Bengalis se tenaient toujours cois, et n'osaient plus faire un pas. Ils ne s'étaient pas trompés, ils avaient bien vu des traces et rien au monde n'aurait pu les faire bouger. Nous regardions toujours avec la même anxiété.

— Attention ! nous cria M. Courjeon, le tigre n'est pas loin.

Aussitôt un rugissement rauque et prolongé se fit entendre. Il n'est pas possible de rien comparer à cela : c'est à la fois un roulement de tonnerre, un glas de mort, le sifflet d'une machine à vapeur, quelque chose que l'on sent non par l'ouïe, mais par le toucher.

Il semblerait que, sous cette impression, tout ce que l'on a dans le corps est manié comme une pâte par les mains du boulanger; jusqu'au sang, que l'on croirait refluer en sens inverse.

Personne parmi nous ne fut à l'abri de cette indicible sensation... Les éléphants eux-mêmes en frémirent; ils se mirent à renifler avec un fracas horrible et à battre l'air de leur trompe. Les mahouts leur firent faire halte.

Nous armâmes nos fusils et nous nous tînmes prêts à faire feu. Les mugissements continuaient plus distincts et plus multipliés. Evidemment nous n'avions pas à combattre qu'un ennemi. Chacun attendit résolûment le moment fatal.

Tout à coup surgit de terre, comme une fusée, un tigre royal d'une longueur démesurée.

A chaque bond, il franchissait un espace de quinze à vingt mètres, puis disparaissait dans les

djangles, en ressortait encore pour y rentrer de nouveau. Il fit ainsi plusieurs évolutions en sens divers; enfin, il arriva à vingt mètres de nous, et nous le vîmes se balancer sur ses pattes comme s'il allait prendre un nouvel élan. A ce moment, où toutes les carabines allaient faire feu, nous fûmes arrêtés par un geste énergique de M. Courjéon, qui en même temps cria aux Bengalis :

— Lâchez les dogs !

Immédiatement, tous ces petits roquets, avec un courage auquel on était loin de s'attendre de la part de si chétifs animaux, se précipitèrent au-devant du tigre. Ils firent cercle autour de lui en poussant mille aboiements.

Au milieu de ces nouveaux agresseurs, le tigre se tint immobile. Promenant autour de lui un regard de souverain mépris, et s'apercevant sans doute que pas un de ses adversaires n'était digne

de son courroux, il se coucha sur ses pattes de devant, en ayant l'air de fermer les yeux.

Les dogs redoublèrent leurs aboiements ; mais chaque fois que le tigre faisait le moindre mouvement, soit avec la queue, soit avec les oreilles, vite, ils couraient tous se cacher derrière les roches, sous les feuilles, partout où ils pouvaient trouver un trou pour se fourrer ; puis revenaient à la charge avec la même intrépidité quand ils croyaient que le tigre ne voulait rien leur faire.

Ce manége dura quelques minutes ; enfin le tigre parut être agacé de ces aboiements qui n'en finissaient plus. Il se leva comme pour prendre une résolution.

Les dogs disparurent comme par enchantement; leur rôle, du reste, était fini. On ne les emploie à cette chasse que pour distraire le tigre juste le

temps nécessaire pour que le chasseur puisse le viser à son côté vulnérable.

M. Courjeon n'avait pas perdu son temps. Au moment où la bête fauve se levait, il lui lâcha ses deux coups qui portèrent tous deux au défaut de l'épaule gauche.

Le tigre tomba raide mort.

Le combat ne faisait que commencer.

Au même instant, comme s'ils eussent été réveillés par la détonation des armes à feu, trois autres tigres non moins gigantesques que le premier, fondirent du milieu des djungles en poussant les mêmes rugissements de carnage et de mort.

Un frisson nerveux galvanisa de nouveau tous nos membres. Chacun ne pensa plus qu'à défendre le siége de l'éléphant sur lequel il se trouvait.

Celui que je montais avec Édouard et le commandant fit bonne contenance. S'arc-boutant sur ses jambes de devant, la tête baissée, la trompe repliée en dedans, il attendit vaillamment la charge de son adversaire.

Les tigres n'attaquèrent pas tout à coup. Ils firent auparavant de nombreuses virevoltes avec la rapidité de la flèche. Ils avaient l'air de vouloir reconnaître l'ennemi qu'ils avaient à combattre, et de mesurer l'assaut qu'ils allaient donner.

Nous les suivîmes quelque temps de l'œil, les carabines couchées en joue. Dès que nous crûmes avoir une bonne portée, celui que nous supposions devoir nous attaquer, nous fîmes une première décharge.

L'animal n'avait pas été atteint. Sa rage ne fit que s'accroître. Les yeux fulgurants, la gueule en feu, il bondit jusqu'aux pieds de l'éléphant, en

ayant soin de se ranger de côté pour éviter la masse de ses pattes.

Soudain, le mahout disparut, je ne sais comment, dans les larges oreilles de sa monture. Le tigre posa ses griffes sur ses flancs et tâcha de grimper jusqu'à nous. Par un brusque mouvement de l'épaule et du cou, l'éléphant le rejeta à deux ou trois pas. Plus leste qu'un chat, le tigre se redressa et recommença l'assaut de la même façon.

L'éléphant le terrassa encore une fois et marcha sur lui pour l'écraser sous ses pattes. C'est là qu'est toute sa force et toute sa défense. Sa trompe ne lui sert à rien dans ces moments et est plutôt pour lui un embarras qu'une arme. Il cherche à la mettre à l'abri des griffes de son adversaire, soit en la levant en l'air, soit en la ramassant en bas, car d'un seul coup il peut lui faire perdre son membre le plus utile.

Mais, s'il parvient à ramener son ennemi sous ses pattes, c'en est fait de lui, il est assommé.

Aussi le tigre, chaque fois qu'il touchait la terre, se relevait avec la même prestesse et rechargeait avec une fureur croissante.

La position devenait critique. Ballottés dans le haoudat comme dans un navire au gré des vagues, nous ne pouvions nous servir à notre aise de nos armes.

D'un autre côté, nous ne pouvions saisir l'occasion pour tirer le tigre, car il était toujours trop près de nous; nous craignions de toucher notre éléphant, et comme nous connaissions la puissance de nos projectiles, nous aimions mieux, dans une pareille mêlée, nous trouver dans le haoudat qu'au milieu des djungles.

La lutte continuait entre l'éléphant et le tigre, qui avait fini par s'accrocher à son cou, et cette

fois ne lâchait pas prise. Ses efforts pour l'escalader allaient être couronnés de succès.

Déjà nous voyions se dresser à la portée de nos mains sa tête monstrueuse ; nous entendions craquer sa mâchoire armée de dents triangulaires semblables à des baïonnettes ; nous sentions le feu de son haleine quand, instinctivement plutôt que par réflexion, nos carabines s'abattirent, et nos six coups, partant à la fois à bout portant, envoyèrent rouler dans les djungles notre redoutable agresseur.

Pendant ce temps, une fusillade bien dirigée, partie des autres haoudats, avait mis hors de combat un autre tigre.

Nos compagnons ne s'étaient pas comme nous laissés aborder de si près, et avaient tiré chacun à son tour à une distance respective de quinze à vingt mètres à peu près, et avaient blessé mor-

tellement un des tigres, sans courir les mêmes dangers que nous, dangers dont nous n'aurions peut-être pas pu nous tirer, malgré notre formidable artillerie, si nous eussions été montés sur un éléphant moins bien dressé que le nôtre.

Malheureusement, c'est ce qui avait manqué à trois de nos compagnons, que le hasard avait fait prendre un éléphant dont l'éducation n'était pas achevée, ou peut-être aussi auquel le courage avait fait défaut.

Cet animal avait été saisi d'une terreur panique dès que le premier tigre s'était montré. Ni la voix, ni le crochet de son mahont n'avaient pu le retenir. Affolé d'épouvante, il avait fui avec une vitesse prodigieuse, jusqu'à ce que nous l'eûmes perdu de vue, emportant avec lui tous ceux qui étaient sur son dos.

Trop engagés alors, aucun de nous ne pouvait

aller à leur aide, nous fûmes obligés de remettre à un autre moment pour savoir ce qu'ils étaient devenus.

Il restait un autre tigre des trois qui s'étaient présentés en même temps au combat. Nous ne le voyions plus, bien que M. Courjeon fût sûr de l'avoir blessé plusieurs fois. Nous nous mîmes à sa recherche.

Après quelques minutes, nous aperçûmes quelque chose qui se glissait comme un gros serpent dans les djungles. Evidemment, c'était lui qui rusait, maintenant qu'il voyait l'impuissance de sa rage contre nous. Nous tirâmes tous au hasard dans le fourré, et nous entendîmes un râle prolongé.

— Il est mort, s'écria M. Courjeon.

Aucun combattant ne se présentant plus, le combat cessa. Nous nous groupâmes pour tenir

conseil. M. Courjeon fut d'avis de ne mettre pied à terre que lorsque nous serions bien certains que le champ de bataille serait libre.

— Méfiez-vous du tigre, nous dit-il, c'est au moment où on le croit le plus loin qu'il vous fond dessus.

Nous nous en rapportâmes à son expérience. Nous battîmes la campagne pendant une heure encore sans rien trouver. La nuit arrivait, il nous fallait trouver un gîte pour la passer. Mais nous devions avant tout sortir des djungles.

Cependant nous ne voulions pas nous en aller sans ramasser nos morts, dans la crainte que pendant la nuit ils ne fussent enlevés par les chacals ou par les tigres eux-mêmes. Il était six heures, nous avions encore une heure de crépuscule. Nous pensâmes qu'il nous restait encore assez de temps; nous nous mîmes à l'œuvre.

Hélas! ce n'était pas seulement aux tigres que notre chasse avait coûté la vie, c'était aussi, malheureusement, à plusieurs Bengalis de notre escorte.

Il en manquait huit à l'appel; les pauvres diables! Il est rare que dans une pareille chasse il n'y ait pas au moins un pareil nombre de sacrifiés. Ils le savent, ce qui ne les empêche pas de s'engager chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. C'est un moyen pour eux de gagner leur vie.

Nous n'avions donc assumé sur nous aucune responsabilité. Nous ne leur devions plus que ce que l'on doit aux morts, la sépulture. Chose singulière, parmi les Bengalis morts, il ne se trouvait pas un seul des mahouts. Quoique les plus exposés, ils savent toujours se sauver en se cachant, avec une agilité de singe, dans les oreilles, sous la trompe, sur les défenses, dans la bouche même de l'élé-

phant, du côté opposé au tigre de façon à se mettre hors de sa portée.

Au fur et à mesure que nous relevions un cadavre, nous en chargions un éléphant. Si c'était un Bengali, nous le mettions à part avec recueillement, ce qui avait l'air de fort étonner leurs camarades. Le mépris de ces gens-là pour la mort est tel qu'ils ne comprennent pas que l'on puisse s'apitoyer sur le sort d'un homme mort n'importe comment.

C'est à peine, quand nous trouvions un des leurs, s'ils interrompaient un instant la folle gaieté qu'ils manifestaient quand c'était le cadavre d'un tigre que nous ramassions. Alors c'étaient des cris de joie, des sauts, des gambades qui n'en finissaient pas.

Le dernier cadavre sur lequel nous mîmes la main fut celui du tigre que nous avions tiré au

hasard dans le fourré. Il y avait sous ses griffes trois de nos dogs qu'il avait étranglés. Ceux-ci furent les seuls que nous pûmes retrouver, quant aux autres nous ne sûmes jamais où ils avaient passé.

Tous nos morts avaient été levés. Il était sept heures, le combat avait duré environ huit heures. Il était temps de prendre quelque repos, mais la nuit nous ayant surpris nous ne pouvions plus espérer de sortir des djungles sans courir risque de nous perdre ou d'aller nous jeter dans quelque repaire de tigres.

Nous décidâmes de camper là même où nous étions et d'attendre ainsi le retour du soleil.

La nuit fut horrible, les émotions du jour avaient galvanisé nos nerfs et les faisaient mouvoir avec une activité fiévreuse. Impossible de fermer l'œil; du reste, l'endroit où nous étions n'était pas fait

pour nous inviter au sommeil, à chaque instant nous nous attendions à voir s'élancer un nouvel ennemi.

Nous passâmes toute la nuit l'arme au bras, l'oreille tendue au moindre bruit, les regards cherchant à pénétrer l'horizon le plus lointain.

Enfin le jour vint mettre un terme à nos angoisses. Nous étions rompus de fatigue, *la fièvre du Boutan* commençait à gagner quelques-uns de nous.

Nous n'étions pas loin en effet de cette contrée; nous fûmes tous d'avis d'atteindre au plus tôt la ville ou le village le plus prochain, afin de nous donner les soins qu'exigeaient nos santés délabrées.

Mais il nous manquait nos amis qui avaient été emportés sur le dos de l'éléphant qui avait déserté le champ de bâtaille, nous ignorions la direction

qu'ils avaient suivie; comment les trouver au milieu de ces solitudes où il n'y avait nulle route, nulle trace pour nous guider?

Sans doute, s'ils n'avaient pas été tués, ils avaient dû avoir la même idée que nous, sortir des djungles et tâcher de gagner un lieu habité quelconque. Nous jugeâmes prudent de ne pas faire des recherches qui, du reste, étaient au-dessus de nos forces, de prendre auparavant des informations auprès des natifs que nous rencontrerions.

Le premier endroit que nous atteignîmes fut Rongamatty, village situé sur le Bhramapoutre, un des affluents du Gange. Nous nous trouvions alors sur la frontière du Boutan, à trois cents lieues à peu près de notre point de départ.

Nous avions mis dix-huit jours pour faire ce trajet, mais au milieu des péripéties que nous venons de raconter, ce qui n'avait pas peu contribué à

allonger le voyage. Il était temps de nous arrêter; nos forces étaient à bout, nous nous installâmes chez le *manéagar* ou le régisseur du village, qui nous reçut avec un empressement rare pour un Hindou.

Aussitôt arrivés, nous nous dépêchâmes de faire donner la sépulture à nos Bengalis, que nous avions emmenés avec nous et que nous n'avions pas voulu abandonner, quoiqu'ils exhalassent déjà une odeur de putréfaction.

Nous les livrâmes à des *mourdafias* que nous payâmes largement pour les ensevelir avec pompe suivant les rites de leur religion.

Quant aux tigres, nous les fîmes dépecer et partageâmes entre nous leurs dépouilles : la peau, la tête, les pattes. Ensuite nous nous occupâmes de nos amis; des gens du pays nous apprirent qu'on avait rencontré à vingt milles de là, sous des ten-

tes, des hommes blancs parmi lesquels il y en avait de blessés. D'autres détails qui nous furent donnés encore, ne nous laissèrent plus de doute sur l'identité de nos compagnons.

M. Courjeon, le seul parmi nous qui avait conservé ses forces, habitué qu'il était au climat et aux fatigues de la chasse, partit immédiatement à leur rencontre. Il revint le lendemain conduisant un convoi de blessés; nos amis s'y trouvaient tous, mais plus ou moins endommagés.

Deux avaient été grièvement blessés, le troisième un peu moins, quoique assez contusionné; quant au mahout, il était échappé ainsi que le Bengali porteur du parasol. Voici ce qui leur était arrivé :

L'éléphant avait fui sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la lisière d'un bois épais de baobabs. Trouvant de la résistance devant lui, il s'était frayé un passage avec sa trompe et ses pieds. A chaque

coup de massue à droite et à gauche, il déracinait ou cassait comme du verre des troncs énormes; de sa trompe il balayait en même temps les plus grosses branches qui obstruaient sa marche.

L'on juge de la position de ceux qui se trouvaient sur son dos. Blottis au fond du haoudat, afin d'éviter les branches au-dessus de leur tête, ils recevaient à chaque mouvement de l'éléphant un contre-coup qui les fracassait les uns contre les autres ou contre les parois du haoudat.

D'un autre côté il arrivait que des branches qui avaient échappé à la trompe de l'éléphant et qui n'étaient pas assez fortes pour lui faire obstacle, pénétraient jusqu'à eux et rentraient dans leur chair souvent très-profondément. Ils voyaient le moment où les chaînes qui retenaient le haoudat allaient casser et où ils allaient être foulés aux pieds de l'éléphant furieux. Fort heureusement

l'animal s'arrêta tout à coup au bout de quelques instants de cette marche forcée; sans doute il était fatigué lui-même ou sa frayeur était dissipée.

Les chasseurs mirent pied à terre, et quoique tout meurtris et tout déchirés, ils purent se traîner hors du bois où ils rencontrèrent des charretiers conduisant des charrettes à bœufs. Ils s'entendirent avec eux et convinrent de les emmener avec tout leur bagage jusqu'à la ville la plus voisine. Mais arrivés au milieu de la route, les douleurs qu'ils ressentaient étaient tellement atroces qu'ils ne purent continuer et firent halte pour prendre un peu de répit.

Enfin, nous étions tous réunis, et, quoique fort maltraités les uns et les autres, nous n'avions pas lieu d'être trop mécontents puisque nous étions encore en vie, ce qui était une bonne chance, après les événements qui nous étaient arrivés.

Nous nous donnâmes de vigoureuses poignées de main de consolation et d'espérance. Puis les devoirs rendus au prochain, nous songeâmes aux soins que nous devions à nos corps brisés par la fatigue et la maladie.

Nos forces revinrent peu à peu; au bout de quelques jours, nous nous sentîmes en état de nous remettre en route, mais cette fois, pas pour retourner à la chasse aux tigres; chacun en avait assez, et l'idée ne vint à personne de s'y risquer de nouveau.

Nous devions nous rendre directement à Comilla, chez M. Z..., où nous allions passer quelque temps avant de retourner à Chandernagor.

Nous nous procurâmes des véhicules aussi commodes que possible, ne voulant plus nous servir de nos éléphants que pour porter les bagages. Les braves bêtes méritaient aussi quelques égards pour

leur belle conduite pendant la bataille. Plusieurs avaient été blessées, mais aucune blessure n'eut de suite grave.

Nous cotoyâmes les rives du Bhramapoutre à peu près pendant dix jours, et nous arrivâmes ainsi sans plus d'accidents sur les terres de M. Courjeon jeune, à Comilla.

FIN

TABLE

E. Colin. — Imprimerie de Lagny.



